

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

La fosse commune

Henri Troyat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



2 tomes intégral



TROYAT

LA FOSSE COMMUNE

Henri Troyat est né à Moscou en 1911. Fuyant la révolution russe, ses parents – à l'issue d'un long exode – l'amènent en France où il fait ses études (lycée, faculté de droit). Naturalisé Français, il accomplit son service militaire et, alors qu'il se trouve encore sous les drapeaux, obtient le Prix du Roman populiste pour son premier ouvrage, Faux Jour (1935). Il publie encore Le Vivier, Grandeur nature, La Clef de voûte et L'Araigne, qui reçoit le Prix Goncourt en 1938.

Sa manière change avec les vastes fresques historiques qu'il entreprend par la suite : Tant que la Terre durera (3 vol.), Les Semailles et les Moissons (5 vol.) et La Lumière des justes (5 vol.). Son œuvre abondante compte aussi des nouvelles, des biographies (Pouchkine, Dostoïevski, Tolstoï, Gogol), des pièces de théâtre. Une Extrême Amitié marque un retour à sa première manière romanesque, tandis que ses récents ouvrages, Les Eygletière et Les Héritiers de l'Avenir, s'apparentent aux grands cycles historiques. En 1973 a paru Anne Prédaille. Henri Troyat a été élu à l'Académie française en 1959.

L'être humain se comporte, à ce qu'il paraît, en machine mue par des réactions chimiques. Une dose supplémentaire de ci ou de ça peut donc modifier son caractère et le professeur Otto Dupont s'est spécialisé dans cette opération mais, pour éviter des mécomptes à ses clients, il recourt d'abord à des « essayeurs ». Albert Pincelet est de ces *Cobayes* qui vivent la curieuse expérience de changer à volonté de personnalité. Dans le cas de l'héroïne du *Vertige*, nul besoin n'a été de chauffer les alambics pour qu'elle se monte la tête à propos de tableaux – et le remords est l'ingrédient magique qui pousse *L'Assassin* à tuer un cadavre, mais plus subtil est le jeu du *Ressac* où un jeune homme finit par calquer ses sentiments sur le modèle que lui prête son entourage.

Faiblesse du personnage ou influences occultes ? Le fait est que certaines choses dépassent l'entendement : la façon dont, par exemple, le statisticien Laquelle prévoit le décès de ses concitoyens et qui donne tout son mystère à *Erratum* – ou les pressentiments de *La Dame noire*, terrifiée à l'idée de partir seule pour l'autre monde. Un monde d'où l'on revient s'il faut en croire *Le Tandem* et d'où sort peut-être aussi *Le Ratuset*, lutin ou démon, car les neuf nouvelles de ce recueil nous entraînent avec talent du quotidien au fantastique.

HENRI TROYAT
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La Fosse commune

NOUVELLES

P L O N
© *Librairie Pion, 1941.*

LES COBAYES

ALBERT PINCELET venait de se pendre au crochet de la suspension lorsqu'il vit la porte s'ouvrir et un petit homme noir pénétrer dans la chambre en le saluant avec politesse. Le pendu éructa un juron étranglé, et secoua ses jambes dans le vide en signe de colère. Nullement ému par cet accueil, le petit homme noir posa sur le lit une serviette volumineuse en maroquin, un chapeau melon, un parapluie et des gants gorge de tourterelle.

Il avait un visage pâle et chiffonné comme du papier de soie, des yeux francs un peu tristes de colombophile et une verrue au menton. Très paisiblement, il grimpa sur un escabeau et décrocha le corps d'Albert Pincelet qui s'écroula par terre avec un bruit de vache qui se couche. Puis, il tira ses manchettes et dit :

« Je m'appelle Faustin Ventre. Vous aviez omis de fermer votre porte à clef. »

Albert Pincelet ne répondit rien, parce qu'il se croyait mort. Inquiet de ce mutisme, le petit homme noir extirpa de sa serviette un flacon de rhum, un éventail, des sels anglais, une éponge, et se mit en devoir de ranimer le malheureux.

Il travaillait avec des gestes précis et minuscules, se baissant, se relevant, virevoltant, et on entendait craquer ses articulations comme du pain sec. Il fredonnait :

Sur la mer calmée... eu

Naît une fumée... eu.

Albert Pincelet rouvrit les yeux et poussa un profond soupir :

« Que faites-vous ici ?

– Je vous rends à la vie, répondit Faustin Ventre.

– Vous auriez mieux fait de rester chez-vous.

– Vous parlez comme un enfant ! Buvez plutôt ce petit verre : vous m'en direz des nouvelles ! »

Le désespéré souleva la tête, huma une gorgée d'alcool et cracha par terre :

« Je n'ai plus de goût à rien. Si vous saviez...

– Je sais tout ! Je sais tout ! Je sais que vous avez vingt-cinq ans, que vous êtes sans situation, sans avenir, sans famille, sans maîtresse et que vous n'avez pas payé votre hôtel depuis neuf mois !

– Ah ! Taisez-vous ! gémit Albert Pincelet.

– Je vous suis depuis quelques semaines, déjà. Je vous ai envoyé mon prospectus : « Désespérés, monnaye votre désespoir. Pour « tous renseignements, s'adresser à M. Faustin Ventre, 17, rue Aurélien-

Lambert. » Pourquoi ne m'avez-vous pas répondu ?

– Ça ne me paraissait pas sérieux.

– Pas sérieux ? Ah !... Vous êtes tous les mêmes ! Ecoutez-moi, je suis venu vous offrir le moyen de gagner de l'argent et de vous assurer une vieillesse heureuse.

– Je voudrais dormir », balbutia Albert Pincelet.

Faustin Ventre fit claquer ses doigts avec impatience :

« Tout à l'heure ! Tout à l'heure ! Laissez-moi m'expliquer d'abord. Vous avez certainement entendu parler du professeur Otto Dupont ?

– L'orthopédiste ?

– Si vous voulez ! À cela près qu'il ne redresse pas les membres, mais les caractères.

– Alors, je ne le connais pas.

– Le professeur Otto Dupont possède une clinique de renommée mondiale. Il y applique un traitement de son invention destiné à modeler, à modifier les caractères. Un monsieur timide se présente : « Je voudrais être autoritaire. » Une piqûre. Un repos de dix jours. Et voilà mon bonhomme qui rentre chez lui avec un tempérament de dictateur à son balcon. L'orthopédie mentale est une science jeune encore et très délicate. La moindre erreur peut amener des catastrophes sans nom. Aussi, le professeur Otto Dupont, avant de piquer ses clients, expérimente-t-il l'efficacité de ses produits sur des aides, que nous appelons des « essayeurs de caractères ». La clinique en compte une vingtaine. Mais, notre clientèle augmentant chaque jour, j'ai reçu l'ordre d'en embaucher encore quelques-uns. J'ai tout de suite pensé à vous pour ce petit travail. Vous êtes logé, nourri, blanchi. Vous profitez d'un parc magnifique et de la camaraderie exquise de vos collègues. Le traitement est royal. Au bout de deux ans, vous avez licence de nous quitter, et vous touchez jusqu'à la fin de vos jours une retraite proportionnelle à votre temps de service. »

Faustin Ventre marqua une pause et avala une gorgée de salive avec la satisfaction d'un gourmet :

« Qu'en dites-vous, jeune homme ? reprit-il. Ça vous laisse rêveur !

– S'il est tellement avantageux de travailler chez-vous, à quoi bon vous donner tant de mal pour recruter des cobayes ?

– Des essayeurs de caractères ? Mais ne l'est pas qui veut ! Il faut certaines dispositions physiques. Une résistance à toute épreuve. Un moral d'une pureté de source. Un équilibre psychique, une harmonie nerveuse, une structure intellectuelle de premier ordre ! Toutes qualités dont vous êtes généreusement pourvu. Tenez, lisez ce contrat. Vous mettrez votre signature en bas, à gauche. Mais dépêchez-vous :

on m'a indiqué un suicide imminent du côté de la Bastille. »

Déjà, il rebouchait le flacon de rhum et rangeait son attirail avec un soin maternel.

Albert Pincelet regarda le crochet du plafond, le papier timbré du contrat, et haussa les épaules.

« Faire ça ou se pendre ! dit-il.

– Voilà une bonne parole ! » s'exclama Faustin Ventre en lui tendant un stylo.

Le jeune homme posa la feuille sur le plancher et signa d'une main lasse.

« Soyez prêt pour demain matin à neuf heures, dit Faustin Ventre. Une voiture de la clinique viendra vous chercher. Je réglerai en passant votre note d'hôtel. »

Lorsqu'il fut sorti, Albert Pincelet s'étendit en travers de son matelas et s'endormit d'un sommeil épais peuplé de rêves : il allait par une longue route boueuse vers une lumière orangée qui palpitait à l'horizon. Et, toutes les trois enjambées, il perdait une partie de lui-même. Un doigt, une lèvre, une paupière. « Pourvu que je dure jusqu'au bout », songeait-il. Tout à coup il se retournait et il apercevait M. Faustin Ventre qui trottait derrière lui, sa serviette en maroquin sous le bras. Le petit vieux se baissait tous les trois pas pour ramasser un débris de chair. Et il annonçait : « Miam ! Miam ! Le beau doigt ! Miam ! Miam ! La belle paupière ! » – « Arrêtez ! Arrêtez ! » criait Albert Pincelet. Mais l'autre secouait la tête : « De quel droit ? Vous avez signé, n'est-ce pas ? Miam ! Miam ! La belle oreille ! »

Lorsqu'il se réveilla, il s'aperçut qu'il avait pleuré sur son polochon.

*

La clinique du professeur Otto Dupont était située aux environs de Paris. Un grand bâtiment carré, tout en fenêtres et en balcons, se dressait au centre d'un parc aux allées souples comme des signatures de comptables. Des arbres importants coiffaient de leur ombre les chaises longues, où des convalescents venaient se reposer en songeant aux derniers séismes de leur personnalité. C'était derrière l'établissement central que se trouvait le pavillon des essayeurs de caractères, maison de brique rose à deux étages et à perron fleuri. Les couloirs étaient tapissés de linoléum bleu nuit. Sur la porte de chaque chambre, il y avait une pancarte : « Coléreux », « Rêveur », « Bonasse », « Ami des lettres et des arts », et la date de la dernière piqûre avec cette mention : « À ne pas employer avant le... »

À droite du battant, une petite ardoise portait les indications du médecin de service :

« État satisfaisant », ou « À retoucher », ou « Résultat négatif ».

Une infirmière introduisit Albert Pincelet dans la chambre qui lui était destinée. Des murs nus. Un lit de camp. Une bibliothèque.

« Bien entendu, nous modifions le choix des volumes après l'essayage, dit-elle. À chaque tempérament ses lectures. Le professeur Otto Dupont vous prie d'être prêt dans une heure. »

*

Le professeur Otto Dupont reçut Albert Pincelet derrière un bureau massif aux dimensions de sarcophage romain, hérissé de téléphones, de dictaphones, d'appels lumineux sur planchettes d'ébonite, de calculateurs perfectionnés et de porte-plume-réservoir à déclic. Des piles de livres aux tranches éblouissantes de blancheur comme des dentures d'anthropophages occupaient les deux bouts de la table. Et une lampe, au pied astucieusement coudé, versait une clarté hygiénique sur le visage du maître. Il avait le teint frais, l'œil affable, et ne portait pas de moustaches.

« Vous êtes l'essayeur 14 ? dit-il à Albert Pincelet.

– J'ai vu ce numéro sur la porte de ma chambre...

– Ce sera le vôtre désormais. Asseyez-vous. Voyons, j'ai là votre dossier. Vingt-cinq ans. Tares : néant... »

Albert Pincelet crut préférable de baisser modestement les yeux.

« Caractère : ordinaire. Réaction « Z » : ordinaire. Intelligence : ordinaire. Culture : ordinaire. Complexes sexuels : ordinaires... Parfait ! Parfait ! Vous êtes tout à fait l'homme qu'il me faut.

– Je suis très flatté, balbutia Albert Pincelet.

– Je vais vous injecter aujourd'hui le sérum de la confiance illimitée, avec un soupçon d'orgueil et un imperceptible nuage de mysticisme. C'est un mélange très nuancé, très délicat, que je compose pour la première fois à la demande d'un homme politique, La piqûre faite, vous vous reposerez pendant dix jours. Après quoi, je vous convoquerai pour l'essai d'un mélange rêveur. Ensuite...

– Ainsi, je changerai de caractère tous les dix jours ?

– À peu près.

– Mais c'est atroce !

– Ne croyez pas cela. Tous vos collègues vous diront qu'on ne souffre guère de ces transformations.

– Et comme ça pendant deux ans ?

– Plus même, si vous le désirez. Et vous le désirerez certainement. Songez qu'en renouvelant votre tempérament à volonté, vous multipliez vos capacités vitales, vous vivez trente, trente-cinq vies par

an, alors que vos semblables n'en vivent qu'une seule et encore !... Au reste, vous vouliez vous tuer, n'est-ce pas ? Quand on se tue, c'est qu'on ne peut plus supporter son état, c'est qu'on ne peut plus se supporter soi-même...

– Oui.

– Et je vous propose, justement, de n'être plus vous-même ! Vous devriez être satisfait. » Albert Pincelet n'était pas à son aise. « Et si je deviens fou ? » songeait-il. « Et si l'expérience rate et que j'en meure ?... » Car il ne voulait plus mourir, à présent. Mais, déjà, le professeur se levait et poussait une porte coulissante dissimulée dans la cloison.

Albert Pincelet pénétra derrière lui dans un local blanc comme une boutique de laitier. L'air sentait la pharmacie et le caoutchouc brûlé. Aux murs étaient fixés des rayons chargés de bocaux aux liquides multicolores. Un comptoir de marbre, disposé au centre de la pièce, supportait un bataillon de cornues, d'éprouvettes, d'alambics et de serpentins. Et cette vaisselle scientifique déchiquetait la lumière des fenêtres. Dans une bulle en verre, sautait à gros bouillons rageurs une liqueur verdâtre à reflets mauves. Faustin Ventre en surveillait la cuisson à travers des lunettes de soudeur à l'arc.

« Tout est-il prêt ? » demanda le professeur Otto Dupont. Un aide blanc comme la muraille se détacha du décor et apporta entre ses doigts rongés par les acides un tube minuscule fermé par un tampon de ouate. Le professeur Otto Dupont en examina le contenu par transparence et clappa de la langue :

« Je crains qu'il ne faille le diluer un peu. Enfin, nous verrons cela à l'usage. Matricule 14, baissez votre pantalon, mon ami. Tournez-moi le dos. Ne vous raidissez pas. »

Albert Pincelet, le nez contre le mur, offrait son derrière nu à il ne savait quelle attaque chirurgicale. La sueur coulait à grosses gouttes sur son visage. Il entendait, à quelques mètres de lui, tinter des ustensiles étranges. Le bruit d'une aiguille retombant dans une boîte en fer, le claquement modeste d'un bouchon qu'on retire, le sanglot humble d'un robinet. Puis, des pas qui se rapprochent. Un souffle chaud sur sa nuque. Une odeur de cuir de Russie. Le contact humide et doux d'un bout de coton sur ses reins. Il ferma les yeux. Il serra les mâchoires, se préparant à une douleur déchirante. Une chiche piqûre à la fesse le fit sursauter. Il attendit la suite.

« C'est tout ! dit Otto Dupont. Vous êtes libre.

– Mais...

– Vous vous imaginiez que j'allais vous empaler, peut-être ? Dans dix ou quinze minutes, vous sentirez l'effet de la piqûre. Vous

changerez de personnalité, comme les serpents changent de peau. Vous aurez cette volonté, cette lucidité, cette foi en vous-même qui vous ont toujours manqué.

– Je vous remercie », dit Albert Pincelet.

Et il se redressa avec précaution, rajusta ses vêtements, gagna la porte, accompagné de Faustin Ventre.

Dans le parc, Albert Pincelet marchait lentement, surveillant en lui l'éveil d'un autre lui-même. Comme une femme enceinte, il redoutait le mouvement brusque, le faux pas, la chute qui eussent anéanti l'être mystérieux dont il portait le germe. Sentait-il quelque chose ? Non, rien encore. Et à présent ? Toujours rien. À peine un léger vertige, une nausée suave, la peur, la joie d'une naissance imminente. Qui serait-il demain, tout à l'heure ? Percevrait-il seulement le passage d'une personnalité à l'autre ? Regretterait-il son ancien état ? Se regretterait-il ?

Plus il réfléchissait à la chose, plus il se laissait gagner par la mélancolie. Il avait l'impression d'être sur un quai de gare et qu'un train rapide allait emporter à jamais son meilleur ami, un ami pourri de défauts, grisâtre et veule, pas très intelligent, pas très bon, pas très sincère, mais brave garçon malgré tout. Et il songeait aussi à ces vieux vêtements familiers, avachis, irremplaçables et qu'on ne peut se résoudre à jeter ; ou à ces paysages de banlieues sordides, dont le charme pauvre vous blesse pour la vie. Il s'attendrissait sur son propre sort. Il pleurait sur sa propre perte. Mieux valait mourir que devenir un autre ! Et pour quels avantages, mon Dieu ? Quelques gros sous, la certitude d'un repos à la campagne ? Etait-ce avec cela qu'on prétendait payer sa trahison ? Et s'il refusait de changer ? Et s'il préférerait demeurer lui-même ?

Une légère brûlure à la fesse le rappela aux réalités médicales. Il tourna vers Faustin Ventre un visage ravagé par la colère et la décision.

« Vous m'avez eu, bouilleur de vaccins ! s'écria-t-il. Mais je vous préviens que, dès demain, j'abandonne la boîte ! Je dénoncerai à la police votre trafic de chair à piqûres ! Je vous ferai coffrer, vous et votre Otto de patron, avant que vous m'ayez transformé en écuoire ! Et ne rigolez pas comme un imbécile, ou je vous défonce !... »

– Seigneur, s'exclama Faustin Ventre. On a dû forcer la dose ! »

Et il porta à ses lèvres un petit sifflet en argent.

« Qu'est-ce qui vous prend ? demanda Albert Pincelet.

– Rien, rien, cher ami, dit l'autre. Continuons notre promenade, voulez-vous ? Voyez-vous ces deux jeunes femmes qui déambulent dans le parc ? Ce sont des essayeuses de caractères. Les matricules 1

bis et 5 bis, si je ne m'abuse. Les femmes sont en « bis » chez-nous.

– Celle de droite me plaît, dit Albert Pincelet. Ayez l'obligeance... »

Mais il ne put achever. Deux gaillards, surgis à l'appel de Faustin Ventre, l'empoignèrent aux aisselles et aux jambes.

« Ramenez-le au professeur, commanda Faustin Ventre. Vous lui direz de le retoucher d'urgence. »

Albert Pincelet se débattait sous la prise, hurlant, bavant, mordant comme un forcené. Le professeur Otto Dupont le fit ligoter sur une chaise et pratiqua une autre piqûre à deux centimètres de la première.

« Vous m'excuserez, dit le professeur, je suis obligé de tâtonner un peu avant de tomber sur la personnalité commandée. Ce sont les inconvénients du métier. Comment vous portez-vous à présent ?

– Bien, dit Albert Pincelet, mais je ne veux plus qu'on m'approche. Je rentrerai seul. »

Faustin Ventre apparut dans l'entrebâillement de la porte.

« Alors, nous voilà calmé ! » dit-il.

Pincelet haussa les épaules. Il se sentait paisible, fort, assuré. Une envie d'ordonner n'importe quoi à n'importe qui l'agaçait comme une démangeaison.

« Je veux des fleurs dans ma chambre », dit-il.

Le son de sa voix lui plut. Elle était claire et mâle.

« Je crois que, cette fois, nous y sommes, dit le professeur Otto Dupont à Faustin Ventre. Une de mes meilleures réussites. »

Albert Pincelet éprouvait une certaine fierté à exciter l'admiration de ces deux spécialistes. »

« Retirez donc ces liens », dit-il.

Lorsqu'il fut libre, il se leva et tendit la main au professeur.

« À bientôt, matricule 14, dit l'autre. Nous nous reverrons dans dix jours. »

Une brusque tristesse poignit le cœur de Pincelet.

« Comment, dans dix jours ?

– Eh ! Oui, pour faire de vous un rêveur.

– Mais je ne veux pas être un rêveur ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je me trouve très bien comme ça ! »

Il tapa du poing sur la table. Otto Dupont ne répondit rien. Et le matricule 14 put faire une sortie virile, en balançant les bras et en claquant sec du talon sur les dalles.

Le lendemain, le matricule 14 se leva tard dans la matinée, revêtit la robe de chambre brune et le calot de coton des malades, et descendit dans le jardin. Une simple grille séparait le square réservé aux essayeurs de caractères du parc immense où se promenaient les clients. Albert Pincelet s'assit au pied d'un chêne et ouvrit un livre sur ses genoux. L'air était doux. Des taches de soleil tremblaient dans l'ombre verte des arbres.

Le jeune homme s'assoupit bientôt et le volume lui glissa des mains.

Un rire acide le tira de son sommeil. Il rouvrit les yeux. À quelques pas de lui, les deux jeunes femmes de la veille étaient assises et bavardaient avec animation.

Albert Pincelet les salua en retirant son calot. Elles lui répondirent d'une inclination de la tête. Et, soudain, la plus jeune des deux prit la parole :

« Vous êtes le nouvel essayeur ?

– Oui, madame.

– Mademoiselle.

– Pardon :..

– Et en quoi êtes-vous, aujourd'hui ?

– En quoi je suis ?

– Oui, enfin, quel est votre caractère ?

– Volontaire, avec un soupçon d'orgueil et un imperceptible nuage de mysticisme.

– Que c'est joli ! Moi, je suis tendre, avec un rien d'innocence, et gros comme une poussière de poésie.

– Vous n'êtes pas mal traitée non plus. Pour combien de jours ?

– Cinq jours encore.

– Moi, c'est pour neuf jours pleins.

– Vous avez de la chance !

– Pourquoi ?

– Il est toujours ennuyeux de changer.

– Refusez de changer !

– Regarde, maman, comme il est volontaire ! C'est merveilleux !

– Madame est votre mère ? »

Elle rit :

« Non, nous l'appelons maman, parce qu'elle est la plus ancienne des essayeuses. Elle nous conseille, elle nous guide... »

Albert Pincelet rapprocha sa chaise et la conversation se poursuivit,

rapide et gaie, au point qu'ils en oublièrent l'heure du déjeuner. Le matricule 14 raconta ses infortunes et apprit en revanche que la jeune femme s'appelait Yolande Vincent, que ses parents étaient morts et qu'ensuite Faustin Ventre l'avait sauvée, alors qu'elle voulait piquer une tête dans la Seine. Elle avait un joli visage, un peu long, aux joues pâles et aux grands yeux pers dont le regard vous rafraîchissait mystérieusement.

« J'allais basculer. J'avais peur. Et, tout à coup, j'ai senti qu'une main me saisissait à l'épaule.

– Dieu soit loué ! dit Albert Pincelet.

– Vous êtes gentil.

– Mais non, je suis égoïste ! »

Deux essayeurs, vêtus de la même robe de chambre brune qu'Albert Pincelet, passèrent devant eux.

« Le 7 est en « sournois », aujourd'hui, dit Yolande. Et le 12 tire son dernier jour de « coléreux mais brave dans le fond ».

– La vie doit être triste ici ! soupira Albert Pincelet.

– Ne croyez pas cela, dit la maman. Nous formons un petit groupe très uni, très amical... Vous verrez, si vous restez longtemps parmi nous...

– Je resterai longtemps », dit Albert Pincelet.

Et il appuya sur Yolande un regard de conquérant mongol qui fit baisser les paupières de la jeune femme.

*

Dans l'après-midi, Otto Dupont convoqua tous les numéros pairs pour le défilé des modèles.

Dans une grande salle à banquettes richement tapissées, on avait aménagé une estrade, une rampe et un microphone sur pied. Les clients étaient assis dans l'ombre. Faustin Ventre, debout sur la scène, annonçait les caractéristiques de chaque matricule, et les spectateurs conversaient ensuite avec le sujet présenté. L'homme politique, qui s'était commandé le tempérament d'Albert Pincelet, était un petit monsieur rondouillard à la couenne piquée de poils roux et aux prunelles malignes d'éléphant. Il était ravi de la réussite.

« Vous êtes sûr que le résultat sera le même pour moi ? demanda-t-il au professeur.

– Absolument certain. Nous adapterons un peu de sérum à votre texture, mais vous pouvez compter sur une ressemblance totale.

– C'est très bien ! Très bien ! Et, dites-moi, matricule 14, vous ne doutez jamais de votre opinion ?

- Jamais ! répondit Albert Pincelet.
- Si la discipline d'un parti vous interdisait d'exprimer le fond de votre pensée ?...
- Je l'exprimerais tout de même.
- Aïe ! Aïe ! Aïe ! Mais c'est que c'est très grave !
- Je me mettrais d'un autre parti. J'en créerais un au besoin !
- Soit ! Soit ! Et si... vous appreniez que votre compagne vous est infidèle ?... Il s'agit d'une supposition, n'est-ce pas ?...
- Je la flanquerais à la porte.
- Eh bien, voyez-vous, il faudrait atténuer cela, soupira le monsieur rondouillard en se tournant vers Otto Dupont.
- À votre guise. Mais remarquez que vous pouvez toujours, après usage, nous demander les retouches que vous désirez. »

Albert Pincelet quitta la scène dans une rumeur bienveillante. Même, une dame, assise tout au fond, l'applaudit et cria :

« Bravo ! »

Dans les coulisses, il retrouva quelques collègues qui le félicitèrent aigrement :

« Vous avez plu.

– Mais vous avez tort de vous donner tant de mal.

– Notez que ce caractère vous avantage beaucoup. Je me demande ce que vous pourriez présenter d'autre ! »

Cette jalousie professionnelle, ce pauvre cabotinage écoœuraient Albert Pincelet. Il retourna dans le jardin. Yolande Vincent l'attendait à la même place. Mais elle était seule, cette fois.

« Enfin ! Je vous retrouve, s'écria-t-il. J'ai besoin de bavarder avec vous après – cette séance ridicule. Les gens sont mesquins et méchants.

– C'est que vous avez eu du succès, dit-elle.

– Je le crois. »

Elle joignit les mains et son regard s'éclaira d'une dévotion adorable :

« Je suis fière de vous. Racontez-moi vos impressions. »

Il s'assit à côté d'elle et, tout en lui parlant, il contemplait son visage. Elle avait une de ces beautés touchantes, vulnérables, qui commandent la protection. Et Albert Pincelet éprouvait l'envie dévorante de protéger quelqu'un. Il se sentait plus fort, plus dur, plus délicieusement responsable en face de cette jeune fille sans défense. Il était le maître. Il posa une main sur le genou de Yolande. Elle

tressaillit et baissa le front.

Les jours suivants, il lutta voluptueusement contre la pensée de son amour. Non qu'il lui fût désagréable d'être amoureux. Mais parce qu'il jugeait normal de mesurer la valeur de ses sentiments en les dénigrant d'abord. Très vite il constata qu'à la seule vue de Yolande, ses doutes les plus aigus tombaient en poussière. Il pensait à elle, il rêvait d'elle, il imaginait entre elle et lui des scènes d'attendrissement lascif qui l'épuisaient mieux que des caresses.

Ce fut un dimanche soir, quelques minutes avant le couvre-feu, qu'il l'embrassa sur la bouche. Elle ne se défendit que par une sorte de petit gémissement animal.. L'ombre était si épaisse qu'il devinait à peine son visage. Ivre de bonheur, il guidait son baiser au faible parfum d'ananas qui s'échappait de deux lèvres entrouvertes à hauteur des siennes.

Le lendemain, il ne vit Yolande qu'à cinq heures de l'après-midi. Elle marchait d'un pas décidé dans la petite allée qu'ils avaient élue pour leurs rendez-vous. Il s'approcha d'elle et lui prit les mains. Mais elle se dégagea d'une secousse et se mit à rire.

« Qu'avez-vous ? dit-il.

– Moi ? Rien !

Il la regarda. Quelque chose avait changé en elle. Son regard était sec. Elle portait haut la tête et riait de toute la bouche, avec une franchise, une insolence qui l'étonnèrent.

« Pourquoi ne vous ai-je pas vue ce matin ? reprit-il.

– J'étais à la piquêre. »

Une crainte atroce envahit l'âme d'Albert Pincelet.

« Et... et... en quoi êtes-vous, à présent ? balbutia-t-il.

– « Femme réfléchie, lucide, dominatrice, « aimant les affaires et les bons repas. » Le professeur Otto Dupont est très satisfait. »

Elle semblait ravie de ce caractère comme d'une robe neuve. Fauché par le désespoir, Albert Pincelet se laissa tomber sur un banc.

« Quoi ? Quoi ? gémit-il. Se peut-il que cette charmante créature, douce, sensible, rêveuse...

– Vous pouvez lui dire adieu.

– Je peux donc dire adieu à mon amour !

– Ça, c'est une autre affaire. D'abord, vous êtes mon type d'homme. Je vous demanderai seulement de vous laisser pousser la moustache et de vous tailler les ongles plus court !

– Yolande, Yolande, est-ce possible ?...

– Tout est possible, mon cher, dans cette maison. Avez-vous un

cigare ? Non ? Je les adore. Ah ! Oui, que disais-je ? Asseyez-vous près de moi. Et ne prenez pas cet air catastrophé ! Tenez, je vous embrasse. »

Elle se pencha sur lui et lui écrasa les lèvres d'un baiser savant et lourd de connaissance.

« Ouf ! Que c'est bon ! » reprit-elle.

Une colère sourde travaillait Albert Pincelet. Il en voulait à Yolande Vincent de cette transformation désastreuse, comme si elle en eût été vraiment responsable. Il la méprisait de s'en réjouir.

« Vous... vous êtes une virago ! dit-il entre ses dents. Mais n'oubliez pas une chose : je commande. Je vous plierai, je vous briserai. »

Elle éclata d'un rire stupide.

« Taisez-vous ! » cria-t-il.

Et il leva la main pour la gifler. Mais, avant qu'il n'eût achevé son geste, un soufflet lui enflammait la joue.

« Tout doux, mon petit », dit la jeune fille.

Elle s'éloigna en sifflant fort et faux une chanson de cow-boy.

À la suite de cet événement, Albert Pincelet vécut des heures douloureuses. Il pleurait sa passion évanouie ; il haïssait le professeur Otto Dupont ; il se jurait de fuir la clinique le lendemain. Cependant, il ne savait quelle lâcheté le retenait encore sur les lieux. Bien mieux, il cherchait à surprendre Yolande lorsqu'elle quittait le pavillon réservé aux femmes, lorsqu'elle se promenait en fumant le cigare le long de la grille. Et, dès qu'il l'avait vue, un énervement délicieux lui relâchait les membres. Il fut obligé de reconnaître qu'il l'aimait à travers son aspect nouveau. Derrière ce tempérament d'amazone qui l'exaspérait, derrière ce visage fermé qui l'attristait, se cachaient une nature intime, une figure énigmatique et douce dont le charme agissait encore. Les piqûres du professeur Otto Dupont bouleversaient la surface de l'être, mais la flore sous-jacente, les profondeurs abritées de l'âme, les sources de la chaleur, de la vie, de l'amour, demeuraient certainement intactes. Albert Pincelet se réconcilia valeureusement avec Yolande, accepta ses manies, subit son bavardage avec le détachement d'un martyr. Il voyait au-delà d'elle-même. Il essaya de le lui expliquer. Elle ne comprit rien à ce qu'il lui disait et le traita d'intellectuel.

Au reste, quelques jours plus tard, le matricule 14 eut lui aussi à changer de personnalité. Le mélange « rêveur », ayant été mal dosé, tourna au « lymphatique ». Entre-temps, le client du professeur avait dénoncé sa commande, et Otto Dupont ne jugea pas utile de retoucher le caractère de son essayeur. Yolande Vincent accueillit ce

renouvellement avec humeur.

« Pour moi, l'amour est un combat, disait-elle. Et comment veut-on que je combatte une larve ?

– Vous avez raison ! Je me dégoûte ! pleurnichait Albert Pincelet. Je suis un pauvre type ! Je ne vous mérite pas ! Ah ! Si j'avais seulement le courage de me tuer !... »

Prise de pitié, elle s'efforça de lui rendre un peu de confiance et de dignité virile. Toutefois, elle ne put mener à bien son éducation, car elle-même fut bientôt muée en « femme d'intérieur, un peu bigote et ayant des dispositions pour les mathématiques ». Dès ce jour, Albert Pincelet ne l'intéressa plus. Il se tramait derrière elle, lui chuchotait des déclarations, glissait des billets sous sa porte. Même, une fois, il pria Faustin Ventre d'intervenir en sa faveur. Mais, le lendemain, il était devenu un « fêtard comblé de succès féminins et passionné par les jeux de cartes ». Yolande Vincent, stupéfaite et séduite, essaya de se rapprocher de lui. Il la traita de haut, affichant une désinvolture de don Juan professionnel et la délaissant pour lorgner les infirmières. Il faisait la cour à toutes les femmes de l'établissement. Il les arrêta au passage, leur prenait le menton, et disait d'une voix veloutée :

« Ah ! Ces yeux ! Ces yeux !... On voudrait s'y noyer !... »

Mais, tout au fond de lui-même, son penchant pour Yolande Vincent demeurait aussi vivace que par le passé.

Ces deux êtres, dont les caractères jouaient à contretemps, souffraient de ne pouvoir être heureux que par hasard, par fraude, et pour un délai très bref. L'aiguille d'Otto Dupont commandait implacablement leur félicité. Toutes leurs joies, tous leurs chagrins, dépendaient d'une ridicule piqure à la fesse. Aux rares heures d'harmonie, ils pleuraient sur la fragilité de leur union. Etre assis sur un banc, se parler, se comprendre, s'aimer comme ils s'aimaient, et savoir que, bientôt, par la décision d'un énergumène, ils seront de nouveau étrangers l'un à l'autre. Vivre dans la crainte perpétuelle de l'avenir. Avoir peur de soi. Avoir peur de l'être qu'on chérit le plus au monde. Se disputer, se déchirer, se pardonner, s'étonner, repartir dans une foi nouvelle. Cette danse des sentiments les épuisait au point qu'ils en perdaient la tête. Ils ne disaient plus : « Je t'aime », mais : « Comme je t'aime aujourd'hui ! » Ils ne disaient plus : « Tout à l'heure, nous ferons ceci, nous irons là », mais : « Tout à l'heure, si tu n'as pas trop changé, nous ferons ceci, nous irons là. » Le tableau de service résumait leurs espoirs et leurs appréhensions :

« Je suis marquée pour le 25, en tant que « femme légère, mais aimant les bébés des autres ».

– Est-ce que tu crois que nous pourrons tout de même nous

entendre ? »

Elle le regardait avec une tristesse magnifique et murmurait :

« Je crains que non, Albert. » Alors, il courait chez Faustin Ventre, le suppliait de retarder la piqûre et d'imposer à Yolande un tempérament qui se mariât mieux avec le sien. Peine perdue. Les collègues d'Albert Pincelet compatissaient aux infortunes du couple. Les « amoureux caméléons », comme les appelait le matricule 13, servaient de sujet à toutes les conversations. Fort de cette popularité, Albert Pincelet tenta de fomenter une révolte des essayeurs contre le professeur Otto Dupont. Mais il ne fut pas soutenu. Comme il aurait dû s'y attendre, ses troupes manquaient de suite dans les idées. Yolande, de son côté, implorait la maman de lui venir en aide.

« Pourvu que je l'aime encore demain ! disait-elle.

– L'avenir est entre les mains du professeur », répondait la maman en hochant la tête.

Vers la fin du mois de septembre, les deux amoureux, poussés à bout, résolurent de signifier leur démission à Otto Dupont. Ils allèrent le trouver, lui exposèrent leurs motifs et s'excusèrent de ne pouvoir demeurer chez lui jusqu'à l'écoulement de la période biennale prévue au contrat. Otto Dupont fut magnanime : non seulement il n'exigea aucun dédit, mais il promit encore de leur servir une petite rente pendant les trois premières années de leur vie commune. Sa dernière piqûre fut pour leur rendre leur caractère primitif. Ils la reçurent comme un sacrement.

Un mois plus tard, ils se mariaient et louaient un appartement de deux pièces dans un immeuble de la porte d'Italie.

*

Les premiers temps de leur mariage furent radieux. Les jeunes époux ne pouvaient s'habituer à l'idée de leur union. S'endormir et s'éveiller auprès du même être ! Sortir, et savoir qu'à son retour le même visage, les mêmes paroles vous accueilleront et que demain, et que les autres jours, il n'y aura entre vous que des malentendus dont vous serez seul coupable !

« Il me semble que je rêve », murmurait Yolande.

Et Albert lui prenait les mains, les portait à ses lèvres :

« Comme c'est bon d'espérer, de prévoir ! Te souviens-tu de tes ridicules allures d'amazone ?

– Ridicules ? Je ne vois pas pourquoi ! C'est toi qui étais ridicule en don Juan au rabais ! »

Ils riaient de leurs misères passées.

Un dimanche, ils résolurent de rendre une visite amicale au

professeur Otto Dupont. Ils rentrèrent chez eux attristés et vaguement inquiets.

« Tu as vu, on a rajouté une aile au pavillon des essayeurs, côté dame...

– On a rapetissé le jardin, aussi.

– Mais non, il nous paraissait plus grand, voilà tout... »

*

Les jours tombaient après les jours, et Albert Pincelet devenait songeur, taciturne, nerveux. Yolande, de son côté, refusait de sortir, et passait des heures assise dans un fauteuil, près de la fenêtre, à regarder tourner les autos sous la pluie. Il se levait, s'approchait d'elle, la baisait au front et regagnait son coin, en traînant les savates. Une horloge tintait.

« Qu'est-ce qu'on fait, ce soir, ma chérie ?

– Ce que tu veux, mon chéri. »

Albert Pincelet reconnut bientôt qu'il s'ennuyait à périr avec son épouse. Et elle fut obligée de s'avouer que la vie manquait d'imprévu avec son époux. Toujours le même homme, toujours la même femme. Ils se souvenaient de leur existence à la clinique, où chaque entrevue était une surprise. Cette débauche de fantaisie les avait mal préparés à leur existence actuelle. Maintenant rien ne pouvait leur arriver de terrible ni de délicieux. Tout était joué d'avance. Un enfer de monotonie et de bien-être. Albert Pincelet prit une maîtresse en grand secret. Et Yolande prit un amant. Mais ces deux liaisons furent de courte durée. Ils revinrent l'un et l'autre, écœurés et repentants. Ils confessèrent leur faute :

« Je t'ai trompé, chéri.

– Et moi aussi, je t'ai trompée, chérie ! »

Ils étaient très pâles. Albert, la voix morne, le front plissé, essaya de justifier sa conduite.

« Vois-tu, avant, je te trompais avec toi-même. De dizaine en dizaine, tu étais toi et tu n'étais pas toi, j'étais moi et je n'étais pas moi...

– Comme je te comprends !

– J'avais peur de te perdre. Mais, chaque fois que je te perdais, je te retrouvais inexplicablement dans une autre. Tu étais fuyante et présente. Tu m'appartenais sans m'appartenir...

– Te souviens-tu du jour où je t'ai dit : « Pour moi, l'amour est un combat » ? Tu étais un sale petit bonhomme effondré. Comme je voudrais tout à coup que tu le redeviennes !...

– Et moi, comme je voudrais que tu redeviennes ce grotesque bas-bleu, fort en mathématiques !...

– Oh ! Albert ! Albert ! Tout ce que nous avons perdu ! »

Elle-se mit à pleurer :

« Toute la vie, geignait-elle, tu seras toi et je serai moi ! C'est affreux, n'est-ce pas ? »

Et il murmurait en lui léchant les joues à petits baisers :

« Oh ! Oui, c'est affreux, Yolande ! Oh ! Oui, c'est affreux ! »

*

Le lendemain, Albert Pincelet et sa femme reprenaient leur service chez Otto Dupont.

LA DAME NOIRE

COMME je pénétrais dans la salle à manger, le maître d'hôtel m'arrêta. C'était une sorte de gorille à la face blême, pétrifiée d'ennui. Il croisa ses pattes gantées à hauteur de son ventre, et dit :

« Vous nous excuserez, monsieur, nous vous avons réservé la petite table près de la baie, comme vous nous l'aviez demandé, et justement une dame vient d'arriver à l'hôtel qui occupe cette table chaque saison depuis dix ans... Alors, vous comprenez... une personne âgée... une habituée... nous n'avons pas su lui refuser...

– C'est bon ! » dis-je.

Et je m'assis. Bien que la saison fût avancée, le vieux hôtel suisse conservait encore sa clientèle. La plupart des tables étaient prises : des familles, des couples, des solitaires comme moi. Tous ces gens se ressemblaient par la toilette volontairement négligée et par l'inévitable coup de soleil sur l'arête du nez. Je les unissais dans une égale sympathie distante. Exilé de Paris pour achever un travail urgent, je ne cherchais à connaître personne et craignais que quelqu'un ne tentât d'entrer en relations avec moi.

J'en étais à la compote, lorsque je m'aperçus que la place près de la baie, était encore vide. Le maître d'hôtel surprit mon regard et s'avança.

« Cette dame ne descend qu'à huit heures et demie », dit-il.

Et, de fait, comme la demie sonnait au cartel de la salle à manger, la porte s'ouvrit et quelques têtes se tournèrent. La personne qui parut était une petite vieille, sèche, droite et vêtue de noir. Elle traversa la pièce avec lenteur, sans accorder un coup d'œil aux convives qui la dévisageaient. Elle boitait un peu et le bout de sa canne heurtait le sol avec la régularité d'un balancier. Parvenue à sa table, elle s'immobilisa pour souffler, rejeta l'écharpe de voile sombre qui lui couvrait les épaules, accrocha sa canne au dossier de sa chaise et s'assit, soutenue par le maître d'hôtel et le garçon.

Je l'observai à loisir. Elle avait un visage triangulaire, lacé de rides et enfariné d'une poudre blafarde qui tournait au gris mauve sous les pommettes et au creux du menton. Une abondante chevelure blanche, gonflée et légère comme une vapeur, la coiffait. Mais ses yeux surtout m'étonnèrent : des yeux marron, profondément enfoncés dans l'orbite et nourris d'un regard fixe d'illumination. Elle mangeait à petites bouchées, avec des gestes économes d'écureuil. De temps à autre, elle buvait de l'eau, où quelques gouttes de potion avaient dénoué une fumée laiteuse, et accompagnait chaque gorgée d'une grimace qui lui fronçait le bout du nez. Je constatai qu'elle se tamponnait

fréquemment les lèvres avec un mouchoir posé à sa droite et les narines avec un mouchoir posé à sa gauche, sans jamais se tromper.

Au bout d'un moment, craignant qu'elle ne s'avisât de l'insistance avec laquelle je l'examinais, je me levai et passai dans le hall où quelques messieurs, affalés dans des fauteuils, s'efforçaient de donner à leur sieste un air de méditation importante. Je pris un journal sur le guéridon. J'essayai de lire. Puis, je regardai par la fenêtre la terrasse éclairée et, plus loin, la masse hirsute et sombre de la forêt qui dévalait vers les lumières de la plaine. De la salle voisine, venaient le nasillement modéré d'une radio et le claquement léger d'une balle de ping-pong contre les raquettes et contre la table. Je n'avais pas envie de travailler. Je n'avais pas envie de me promener. Je jouissais béatement de cette nuit derrière la vitre, de ces rumeurs discrètes, de cette chaleur.

Soudain, le bruit d'une canne, frappant le parquet à intervalles égaux, me fit tourner la tête. La dame en noir venait sur moi, boitillante et roide comme un automate. Lorsqu'elle fut à quelques pas, je me dressai. Elle agita en l'air sa petite main de squelette, comme pour m'imposer silence.

« Vous méditez, sans doute, dit-elle, et je vous dérange ! Tant pis ! Je tenais à vous remercier de m'avoir cédé votre table. »

Elle avait une voix mince, grinçante, essoufflée et bégayait un peu.

« C'est un geste bien naturel, dis-je. Je ne suis qu'un nouveau venu ici, alors que vous...

– Ah ! Ils vous ont dit ? Vous avez dû me prendre pour une toquée ! C'est pourtant vrai que depuis dix ans je descends dans cet hôtel infâme, dont le personnel est poli comme trente-six chiens, dont la cuisine vous vitriole l'estomac et dont les clients ont l'air de crétins cliniques ou de bagnards ! Oui ! Il y a ici des gens... vous ne vous doutez pas de leurs antécédents déplorables et de leurs maladies !...

– Je ne suis pas curieux », dis-je.

Elle claquait des doigts :

« Pas curieux ? Alors pourquoi m'avez-vous dévisagée comme une créature pendant que je mangeais ?

– Je vous ai...

– Ne niez pas ! Vous êtes curieux ! Je suis curieuse ! Et c'est tant mieux ! Si vous saviez comme cette curiosité m'a servie dans mon existence ! Elle m'a permis d'apprécier les êtres et les choses à leur exacte valeur. Et cette valeur, c'est, regardez bien... »

Elle unit en cercle le pouce et l'index de sa main gauche :

« Zéro, zéro et zéro ! Voilà ! Et tout ce que vous voyez, tout ce que

vous éprouvez, les souvenirs, les joies, les colères, les déceptions, zéro, zéro et zéro ! »

Ses pommettes s'enflammaient ; une toux dure la secoua. Elle sortit un mouchoir de son réticule et s'en tapota la bouche, un autre et se moucha.

« Avez-vous de la réglisse sur vous ? reprit-elle. Non ? C'est dommage ! Où en étais-je ? Ah ! Oui... si je vous ennuie, adieu... mais si je ne vous ennuie pas, restez !... On m'a affirmé que vous écriviez. Inutile de vous dire que je n'ai rien lu de vous et que je ne lirai rien de vous, parce que tout ça, c'est zéro, zéro et zéro ! Mais peut-être pourrez-vous mieux qu'un autre me comprendre. J'ai tellement besoin d'être comprise ! »

Elle soupira, les yeux révulsés, le menton branlant.

Je pressentis avec effroi qu'elle allait me raconter sa vie et essayai d'esquiver la confidence.

« Nous en sommes tous là, dis-je.

– Moi plus que les autres ! Je m'appelle M^{me} Naude. Je suis veuve. Mon fils est en Amérique où il fabrique je ne sais quoi : des téléphones ou des taille-crayons ! Enfin, zéro, zéro et compagnie ! D'ailleurs, je ne le vois jamais. D'autant qu'il n'est pas mon fils, mais le fils de mon mari et d'une danseuse quasiment de corde qu'il a connue avant de m'épouser !... »

Je regrettais de ne l'avoir pas plus nettement découragée et songeais aux papiers, aux livres qui m'attendaient dans ma chambre. Mais elle ne devinait pas mon impatience et pérerait avec des mines et des jeux de mains :

« Pour moi, je n'ai pas de domicile fixe. Je voyage. Je connais tous les hôtels de la région. Et ils sont tous comme celui-ci : une cuisine au vitriol, un personnel poli comme trente-six chiens... »

Un monsieur qui somnolait dans son fauteuil se leva, bâilla grassement et s'éloigna d'une démarche balancée. M^{me} Naude me cligna de l'œil :

« Des gens qui entrent... Des gens qui sortent... Un champ de foire !... On ne peut plus parler !... Venez donc prendre le thé dans ma chambre, demain. Nous serons tranquilles. Ne dites pas oui, ne dites pas non : venez !

– Je suis très occupé, dis-je. Je ne sais pas... »

Elle me saisit la main entre ses doigts maigres et durs comme une griffe.

« Taratata ! » dit-elle avec noblesse.

Et elle ajouta :

« Je vous attends à cinq heures. »

*

J'avais résolu de ne pas me rendre à son invitation et, dès deux heures, je m'étais enfermé dans ma chambre pour travailler. Mais je ne sais quelle impatience ou quelle distraction m'éloignait de ce que j'écrivais. J'alignais des phrases creuses que je raturais aussitôt, pour les reprendre quelques lignes plus bas et les raturer encore. L'article ne venait pas. Je perdais mon temps. Je me persuadai bientôt qu'une petite heure de promenade ou de bavardage me serait salutaire. Il était quatre heures et demie. À cinq heures, j'étais devant la porte de M^{me} Naude.

Je frappai.

« Entrez ! »

Je poussai le battant et m'arrêtai sur le seuil. Personne. Mais, d'un réduit que masquait un paravent, la voix de M^{me} Naude reprit :

« Je suis dans la penderie. Je prépare le thé sur la *pétrolette*. Vous pensez bien que je n'ai pas fait monter cette eau de vaisselle, cette lavasse de navet, qu'ils intitulent infusion ! Je possède un mélange spécial. Asseyez-vous. J'en ai pour une minute. »

J'étais assez furieux contre moi-même, d'avoir cédé à la curiosité, ou simplement à la paresse. Mais l'aspect imprévu de la chambre m'amusa. Un lit de camp à l'armature chromée d'appareil sanitaire, une table de bridge aux pattes articulées, quatre sièges pliants la meublaient. Des valises tapissées d'étiquettes étaient disposées des deux côtés de la fenêtre. Aux murs, pendaient des calendriers vieux de plusieurs années, des catalogues d'on ne savait quoi, des tarifs d'on ne savait quand et des horaires de trains. Et, sur la cheminée, trônait un Larousse médical aux nombreux signets. Un relent de naphtaline et de valériane prenait à la gorge. Comme je formais cette remarque, M^{me} Naude entra.

« Ça sent mauvais ici à en faire des boulettes ! dit-elle. Mais je ne veux pas ouvrir la croisée : il fait trop frais. D'ailleurs, vous vous habituerez rapidement à l'odeur. »

Elle était vêtue d'un peignoir violet à manches flottantes et à parements de dentelle noire. Un filet noir enserrait ses cheveux. Et son visage, ainsi privé de la couronne ouateuse qui le dominait naguère, paraissait encore plus menu et plus sec. Elle posa sur la table un plateau chargé d'une théière, de deux tasses et d'une assiette garnie de biscuits.

« Vous regardiez mes meubles ? demanda-t-elle. Je dis *mes* meubles, parce que vous pensez bien que ce ne sont pas là les meubles de l'hôtel ! Je ne pourrais pas souffrir de vivre parmi des meubles qui ne

m'appartiennent pas. J'aurais l'impression d'être en visite. Tandis qu'avec mon matériel de campement, clac ! Clac ! Et la table, le lit, les chaises deviennent plats comme des galettes ! Savez-vous ce qu'elle est, M^{me} Naude ? Un escargot ! Un escargot qui transporte avec lui sa chambre ! Ha ! Ha ! Voulez-vous que je m'arrête de parler deux minutes pour que vous puissiez reprendre vos esprits ? Et après nous recommencerons à bavarder de plus belle. Ou plutôt je recommencerai à bavarder, parce que vous êtes trop jeune pour avoir quoi que ce soit d'intéressant à me dire ! Deux morceaux ? Goûtez cet infâme breuvage ! Une saveur de punaise écrasée ! Ça m'apprendra à changer de fournisseur ! Mais peut-être n'aimez-vous pas le thé ? Alors vous aimerez celui-ci ! Et tout est pour le mieux ! Moi, je le jette ! »

Elle se leva, ouvrit la croisée et envoya le contenu de la tasse dans le jardin. La fenêtre une fois refermée, elle murmura :

« Ah ! On devrait pouvoir se débarrasser de sa vie comme on lance au loin une tasse de thé qui vous écœure ! »

« Nous y voilà ! pensai-je. Elle va m'exposer ses déboires intimes, m'affirmer que son existence est un véritable roman et me lire quelques pages de son journal de jeune fille. »

Elle revenait à sa place en s'appuyant d'une main au mur, car sa canne était restée sur le lit.

« Ça vous amuse de vivre, vous ? dit-elle enfin.

– Mon Dieu, je m'en accommode assez bien : l'habitude... »

Elle sourit avec un mépris souverain : « Alors, avalez vite cette tasse de thé, levez-vous de cette chaise et retournez chez-vous. Nous n'avons pas grand-chose à nous dire. »

J'eus conscience d'avoir gaffé. Je corrigeai de mon mieux :

« Notez que je comprends parfaitement la lassitude que certains éprouvent et qui... » Elle posa une main sur mon épaule : « La lassitude ! Voilà le mot ! La lassitude ! Si vous saviez quelle lassitude !... Elle m'est venue, cette lassitude, après la mort de mon mari. Un grand industriel. La fortune. Plus de fortune. De nouveau, la fortune. Les voyages. Plus de voyages. De nouveau les voyages... »

Par la fenêtre, j'apercevais un ciel d'un bleu assombri au-dessus des feuillages proches de la forêt. Je commençais à trouver que cette vieille était moins originale que je ne l'avais espéré et qu'une promenade m'aurait mieux délassé que son caquetage insipide. Mais comment prendre congé ?

« J'aimais bien mon mari, disait-elle. Après sa mort, j'ai vécu de la vision que j'avais gardée de lui. Je m'en suis nourrie. Je m'en suis gavée. Tant et si bien que j'ai fini par m'en dégoûter ! Pas de lui, bien

sûr ! Mais de la vie ! La vie ? »

Elle saisit une serviette en papier, la roula en boule et la jeta :

« Voilà la vie !

– Exactement », dis-je à tout hasard.

Elle alluma une cigarette et, au lieu de souffler la fumée, la laissa couler en ruisseau incohérent hors de ses lèvres disjointes.

« Ou encore ça, de la fumée, dit-elle. Rien ne vaut la peine d'être aimé, attendu, redouté ! Zéro, zéro et zéro ! Depuis longtemps, je suis prête pour le grand départ !...

– Que voulez-vous dire ? »

Elle ne répondit pas tout de suite, écrasa la cigarette à demi-consumée dans le cendrier et en alluma une autre. Ses doigts tremblaient.

« Je veux mourir », dit-elle enfin.

Je sursautai :

« Vous plaisantez ! » Elle balançait la tête tristement : « Allez- vous assurer que la porte est fermée... Non, n'allumez pas... »

Je m'exécutai et retournai m'asseoir en face d'elle. Le soir tombait. L'ombre attaquait son visage, creusait les tempes, les joues, défonçait les orbites. Mais, dans cette face détruite, les prunelles vivaient, plus ardentes encore qu'en pleine lumière.

« Je veux mourir, reprit-elle d'une voix basse. Mais je n'aimerais pas mourir seule. Ce n'est pas de la peur. C'est plutôt une idée fixe un peu encombrante... Imaginez un hôtel. Des gens de toutes sortes y vivent. Et moi je vis parmi eux. Et, tout à coup, seule de mon espèce, hop !... Vous me comprenez ? Sans personne pour me suivre ? Sans compagnon de chute ! Comme une poire trop mûre qui tombe de sa branche ? C'est atroce !... »

Un instant, elle porta les deux mains devant son visage. J'avais oublié mon agacement. Je ne songeais plus à partir. Et je n'osais l'interrompre d'un mot. Elle continua :

« Atroce et... injuste ! Non ? Mais supposez, au contraire, qu'un être, n'importe lequel, jeune ou vieux, homme ou femme, sympathique ou odieux, vienne à décéder dans la maison que j'habite ! Aussitôt, tout s'arrange... Une correspondance s'établit... J'ai l'impression de ne plus basculer seule dans le vide, mais de quitter la terre en suivant une voie fréquentée, connue... »

Elle me parlait de si près que je sentais son haleine aigrette sur mon visage.

« Certaines personnes souhaitent, paraît-il, qu'on leur raconte des

histoires, ou qu'on leur tienne la main, ou qu'on leur baise le front pendant qu'elles rendent le dernier soupir. Je n'en demande pas tant ! Je désire simplement que quelqu'un meure à côté de moi pendant que je meure moi-même ! Il me faut, passez-moi le mot, un entraîneur ! Rassurez-vous ! Je ne vais pas vous demander de vous tuer pour me tenir compagnie ! Vous n'êtes pas quelqu'un à vous suicider, ni pour me rendre service ni pour vous rendre service ! Vous n'avez pas la.. tête de l'emploi. Ce n'est pas un reproche et ce n'est pas un compliment. Mais cela me permet d'être plus franche avec vous, puisque je sais bien que je ne peux rien solliciter de votre obligeance ! »

Le bout incandescent de la cigarette éclairait de rose ses narines pincées et ses longs doigts déformés. Autour d'elle, l'obscurité noyait la chambre. Les bruits de l'hôtel nous parvenaient épuisés, amortis. Elle poursuivit, mais sa voix était si faible que, par moments, je discernais à peine ses paroles :

« Je vais plus loin encore : la mort d'un voisin de chambre ne m'inciterait pas seulement à me tuer, elle me tuerait par un ricochet inévitable. Regardez-moi ! Je tiens à la vie par un fil si ténu qu'un très petit choc peut le rompre ! Que quelque décès survienne dans l'hôtel et, sans un geste de ma part, sans le moindre recours au poison, à la corde, au revolver ou au robinet à gaz, secrètement avertie, irrésistiblement appelée, je quitterai ce monde que j'abhorre ! Je suis suspendue dans l'attente d'une agonie ! Mais quel retard ! » Elle se passa une main sur le front, dénoua le filet qui lui serrait le crâne, et ses cheveux libérés se soulevèrent en mousse pâle au-dessus du visage. Elle respirait péniblement, comme au terme d'une lutte. Enfin, ayant retrouvé le souffle :

« Depuis dix ans, j'erre ainsi d'hôtel en hôtel à la recherche d'un moribond ! s'écria-t-elle avec une sorte d'indignation. Dès que je m'installe dans un établissement de ce genre, je prends mes renseignements auprès du personnel, auprès du médecin de la localité s'il est bavard, auprès des commerçants. Je connais bientôt les maladies, graves ou bénignes, de tous les clients. Et celles qu'on a voulu me cacher, je les décèle moi-même ! J'observe les fioles, les boîtes de cachets qu'on dépose sur les tables à l'heure des repas. Et, par les médicaments, j'identifie le mal. Un tel a ceci, puisqu'il prend cela ! Lorsque quelqu'un s'est alité, je fais prendre de ses nouvelles le plus fréquemment possible. Je m'intéresse à lui, c'est le cas de le dire, comme à moi-même ! Mais – croyez-moi si vous voulez – il suffit que j'habite une maison pour qu'aucun de ses occupants ne succombe ! Un fait exprès ! Je porte bonheur comme la bête à Bon Dieu ! En revanche, il m'arrive, ayant quitté un hôtel, d'apprendre la mort,

survenue après mon départ, d'une personne dont je n'attendais rien de semblable ! Et ces perpétuels échecs me démoralisent ! Je suis un paquet de nerfs ! Une pile électrique ! Je vibre ! »

Elle se tut soudain et porta deux doigts à son cœur.

« Qu'avez-vous ? » dis-je.

Elle souriait bizarrement, les paupières basses, les lèvres fermées. Elle chuchota :

« Moi, je n'ai rien... Mais un autre... un autre... »

Elle me prit la main :

« J'ai l'impression que quelqu'un vient de tomber malade à l'hôtel.

– Comment pouvez-vous le savoir ?

– Je ne me l'explique pas. Mais depuis dix ans que je guette l'événement, je suis parvenue à une telle réceptivité, à une telle résonance que le moindre malaise d'un corps proche du mien me secoue !... Ah ! Laissez-moi seule !

Qu'allez-vous faire ?

Me laver les mains et descendre dîner. »

*

De tout le dîner, elle ne m'adressa pas un regard. Mais lorsque je sortis de table, elle se leva à son tour et me suivit dans le hall. Parvenue à ma hauteur, elle murmura :

« Marchez !... Marchez toujours... N'ayez l'air de rien... On nous observe... Quand nous aurons dépassé ce groupe d'imbéciles, je vous apprendrai une nouvelle qui vous étonnera... »

Nous pénétrâmes dans le salon. Elle s'assit, me désigna un fauteuil et dit d'une voix blanche :

« Je ne m'étais pas trompée : Eugène, le portier, a été pris ce soir de furieuses quintes de toux !

– La grippe ?

– Voire ! La doctoresse de l'hôtel n'a pas voulu se prononcer. En vérité, je vacille au bord de mon destin !...

– Mais vous-même, comment vous portez-vous ?

– Je ne me porte pas, dit-elle ; je me supporte par un miracle d'habitude... »

Et, tout à coup, dardant sur moi des prunelles hagardes :

« N'est-ce pas humiliant, tout de même, de dépendre d'un portier, d'être liée au corps, au souffle, à l'âme d'un portier ? Quand je pense qu'il y a dans cet hôtel tellement de gens plus convenables qui auraient pu tomber malades à sa place ! Cette jeune fille qui joue au

bridge, par exemple, ou ce vieux monsieur à cheveux blancs qui lit le journal, ou vous-même ! Ah ! je n'ai pas de chance ! Je monte me coucher ! Bonne nuit... »

*

Le lendemain, elle m'attendait au pied de l'escalier. Elle me dit avec des mines de conspirateur, la tête rentrée dans les épaules, le regard fuyant :

« 38° 5. Des frissons. Des toux sèches. La doctoresse parle de pneumonie du sommet. On a appelé un spécialiste de Genève... » Et elle s'éloigna.

Mais, à mon retour de promenade, je la trouvai sur le perron :

« Le cœur flanche. Le pouls file. Le malade a la langue de perroquet. Chut !... »

Désormais, chaque fois qu'elle m'apercevait, elle m'appelait à grands gestes, m'entraînait dans un coin et me confiait avec une expression gourmande et effarée : « On crache jaune... » Ou bien :

« Les urines diminuent... » Ou encore :

« Petits râles crépitants... »

*

Le cinquième jour, je vis venir sur moi une femme dont j'eus peine à reconnaître le visage. Une tête de mort affleurait sous cette peau poudrée ; les yeux étaient ronds et immobiles comme ceux d'un animal empaillé :

« Piqûres d'huile camphrée, *et cætera*... Il ne passera pas la nuit... »

Un sourire mécanique tordit ses lèvres mauves.

« Vous savez ce que cela signifie pour moi, dit-elle encore.

– Vous n'allez pas...

– Je ne vais pas, comme vous dites... mais *on* va... *on* va... et je ne pourrai qu'obéir... La première mort commandera ma mort ! Crac ! (Elle fit des doigts le simulacre de tourner un commutateur.) Allons ! Accompagnez-moi jusqu'à ma chambre, à la condition toutefois de ne pas m'adresser en chemin les remontrances que vous avez sans doute préparées. Je vous préfère tellement lorsque vous vous taisez ! »

Sur le pas de sa porte, elle me tendit la main. Et, soudain, une grimace pitoyable bouleversa sa figure. Sa mâchoire tremblait et, dans ses yeux, je vis pour la première fois des larmes.

« Je ne peux pas vous laisser ainsi ! » m'écriai-je.

Elle eut un sourire triste de vieux clown :

« Votre présence ne changerait rien... D'ailleurs je suis heureuse...

C'est... c'est d'émotion que je pleure... Je me sens légère comme une cendre de cigarette !... Avez-vous une cigarette ?... Merci... L'impression que, d'une minute à l'autre, s'ouvriront devant moi les portes de cette prison grise... Ah ! L'évasion, l'envol !... Donnez-moi du feu... »

Elle renifla, pencha sur la flamme de mon briquet son visage fripé et barbouillé de larmes :

« Je souffle sur le lumignon... pfuitt !... C'est le dernier souvenir que vous emporterez de M^{me} Naude !... Adieu... »

Elle franchit le seuil ; je l'entendis qui fermait la porte à double tour.

Je descendis dans le jardin, levai la tête et repérai sa fenêtre au deuxième étage. Les volets de bois étaient clos, mais une faible lueur passait à travers les jours. J'imaginai un instant M^{me} Naude assise devant sa table, les cheveux défaits, le regard perdu, attendant, espérant, mendiant le signal inexorable. Mais, rapidement, je me raisonnai. Elle finirait par s'endormir sans doute, et, demain, je la reverrais boitillante et geignarde comme par le passé. Cette histoire était absurde. J'avais tort de m'en alarmer. Cependant, dans le jardin, lorgnant le ciel nocturne, la route grise, la vallée, je tournai longtemps en rond, mécontent de moi-même et des autres, comme si j'avais accompli une mauvaise action. À dix heures, je montai me coucher.

*

Je m'éveillai tôt le matin, après une nuit agitée. D'un bond, le souvenir de M^{me} Naude me rejoignit. Je m'accusai de légèreté à son égard. Elle m'avait quitté la veille dans un état d'exaltation tel qu'il n'était pas exagéré de craindre pour elle un transport au cerveau ou quelque crise nerveuse achevée en suicide.

Je m'habillai hâtivement et courus frapper à sa porte. Personne ne répondit. Je frappai encore. Et le même silence me reflua au cœur. Une appréhension terrible me saisit. J'appelai le garçon d'étage.

« M^{me} Naude ? demandai-je d'une voix étranglée.

– Elle est partie.

– Quoi ? »

Je le considérai, stupide, les bras ballants. Il reprit :

« C'est toute une histoire, monsieur. Hier soir, à onze heures, j'étais en bas, puisque je remplace Eugène et...

– Oui, oui, je sais... Alors ?...

– Elle est descendue, elle avait un drôle d'air. Elle a demandé des nouvelles du portier. Je lui ai dit qu'il allait passer d'une minute à l'autre. Elle est devenue toute pâle. J'ai cru qu'elle allait tomber. Mais

pas du tout ! Elle s'est mise à crier : « Vite ! vite ! « Apportez mes valises ! Téléphonnez à la ville « pour qu'on m'envoie un taxi... » Et, avant que le taxi n'arrive, elle m'a dépêché trois fois à l'annexe pour prendre des nouvelles du malade. Enfin, à onze heures et demie, elle a quitté l'hôtel. Elle m'a indiqué un autre hôtel, près de Nyon, pour lui expédier ses meubles. Si vous voulez l'adresse... »

LE TANDEM

C'ÉTAIT un tandem vert pistache à fines baguettes d'argent. Ses guidons jumeaux s'incurvaient suivant un dessin élégant et solide. Ses quatre pédales délicatement ajourées et garnies de caoutchouc gris perle étaient tendres à l'effort des jambes. Ses deux selles de cuir fauve, creusées à la forme d'un arrière-train de faible gabarit, tendaient vers le sol leur nez dur et crochu de rapace. Et, au moindre mouvement, tout un fourmillement d'étincelles virait en soleil dans les rayons des roues.

L'ensemble était précis, brillant et moderne, comme un appareil chirurgical de prix.

M. et M^{me} Poucide ne disaient pas « le tandem », mais « la machine ».

« Prendrons-nous la machine aujourd'hui ?

– As-tu repassé nos costumes pour sortir en machine ? ».

Car – est-il besoin de l'ajouter ? – lorsqu'il sortait en machine, le ménage Poucide s'affublait d'une tenue spéciale, pareille pour les deux conjoints.

Le même gilet émeraude enserrait les formes véhémentes de M^{me} Poucide et la charpente étriquée de son mari. Le même bonnet de tricot à pompon coiffait le crâne oblong du chef et le chignon pommé de son épouse. Les mêmes culottes à fermeture éclair gagnaient la cuisse mâle et la cuisse femelle. Et des gants de peau verte et lustrée leur faisaient à tous les deux des pattes de grenouille.

Comme M. Poucide était légèrement myope et qu'il avait une *douceur* dans le mollet droit, c'était M^{me} Poucide, aux yeux d'aigle et aux jarrets vigoureux, qui conduisait le tandem. On les plaisanta d'abord sur ce renversement des dogmes cyclistes et matrimoniaux, mais, très rapidement, les habitants de Value-les-Clouds furent obligés de reconnaître que l'attelage ainsi constitué ne manquait pas d'allure.

Tous les dimanches matin, on voyait les Poucide sortir de la petite ville et foncer comme deux gros hannetons accouplés vers l'horizon de brume.

Inclinés suivant un angle identique sur le cadre de leur vélo, le dos également arrondi, les jambes exactement synchronisées, la face revêtue d'une expression de fougue dirigée et de gravité transcendante, ils paraissaient les deux pièces bien réglées d'une seule mécanique. Jamais le mari et la femme n'étaient aussi près l'un de l'autre, ne communiaient aussi délicieusement l'un avec l'autre, ne vibraient aussi intimement à l'unisson l'un de l'autre que sur les selles de leur tandem. La vitesse, le bruit déchiré du vent, l'odeur de la poussière soulevée et de l'herbe, la fatigue allègre de leurs muscles, les grisaient.

Ils étaient un, à la lettre. Ils ne faisaient qu'un. Une tête, un corps, deux bras, deux jambes où le même sang s'échauffait. Et, lorsqu'ils rentraient, le soir, et qu'ils remisaient la machine dans l'antichambre de leur appartement, ils avaient l'un pour l'autre le regard attendri et las de deux amants qui se réveillent côte à côte.

Mais ces sorties hebdomadaires n'agissaient pas avec le même bonheur sur la santé des conjoints Poucide. Alors que le grand air et les efforts physiques ravivaient la carnation et raffermissaient les chairs opulentes de M^{me} Poucide, M. Poucide semblait se ratatiner et s'ossifier davantage après chaque promenade. Son teint devenait cireux. Ses yeux papillotaient aux lumières. Une petite toux sèche le secouait parfois. Et il souriait de travers, comme un malade vaillant. Il s'éteignit un beau jour avec une discrétion touchante.

La rumeur publique accusa M^{me} Poucide de lui avoir « forcé les nerfs avec sa machine ». Mais cela dit, on tomba d'accord pour louer les manifestations extérieures de son désespoir.

Chaque dimanche matin, M^{me} Poucide enfourchait son tandem pour se rendre au cimetière. Et c'était un spectacle d'une tristesse édifiante qui s'offrait aux habitants de Value-les-Clouds.

M^{me} Poucide, en grand deuil, occupait, selon son habitude, la selle de devant, et le siège arrière, lisse, vacant, inutile, rappelait atrocement le souvenir du cher disparu. La veuve pédalait dur, sans se retourner. Sa lourde tête bouffie émergeait d'une robe aux harnachements funèbres. Une croix brillait sur la pente incertaine de sa poitrine. Et son voile de deuil se déployait au vent, flottait comme la vapeur noire d'une seiche.

Les esprits les plus forts ne songeaient pas à rire en la voyant passer dans la rue.

*

Peu à peu, cependant, les pieuses randonnées de M^{me} Poucide s'espacèrent. La malheureuse était lasse d'afficher une mélancolie que le temps émoussait déjà. Elle souffrait de la solitude. Certains soirs de printemps, elle demeurait à sa fenêtre, la narine ouverte sur le parfum de la terre remuée, et soupirait en tortillant sous sa robe les doubles bretelles de sa combinaison. Elle rêvait de chutes voluptueuses entre les bras d'un inconnu sans visage. Une soif de caresses lui travaillait le cœur.

Un jour, elle s'arrêta chez un marchand de vélos pour acheter un porte-bagages à courroies fauves, dont son mari avait désiré, jadis, faire l'emplette. L'employé qui lui présenta l'article était un gaillard au cou sanguin et aux mâchoires voraces. Dès qu'elle le vit, M^{me} Poucide sentit qu'elle perdait la tête. L'homme la regardait en pleine figure,

avec effronterie. Elle balbutia :

« C'est combien ? »

Lorsqu'il répondit : « Cinquante-sept francs soixante-quinze », elle crut qu'il lui prenait la main.

« Je reviendrai, je vais réfléchir », murmura-t-elle.

Elle sortit, les jambes molles, l'âme en fête. Et la petite sonnette accrochée à la porte, carillonna le véritable glas de M. Poucide.

Ce fut un jeu pour M^{me} Poucide d'apprendre le nom du vendeur et de lui fixer rendez-vous. Sa fougue altière séduisit Augustin Bouchon, et aussi la promesse d'un emploi bien rétribué dans une affaire où M^{me} Poucide avait quelques amis.

Il offrit à la veuve de venir le retrouver chez lui, à la nuit tombante. Il habitait à douze kilomètres de la ville, dans une maisonnette isolée, entre une sœur idiote et un père sourd-muet. Ni le père, ni la sœur ne pouvaient les gêner, bien sûr,

« Vous n'en avez pas pour longtemps avec votre tandem ! »

Elle baissa la face, envahie de honte et de convoitise.

« Soit, dit-elle, je serai chez-vous à dix heures du soir... demain... Mais qu'allez-vous penser de moi ?... »

Et elle ajouta :

« C'est la première fois, vous savez ! »

Des nuages ventrus roulaient dans le ciel nocturne. On ne distinguait de la lune qu'une sorte de blancheur tremblante et gélatineuse de méduse, flottant au plus épais de l'eau. Un vent léger soulevait la poussière bleue de la route. Les herbes bougeaient à peine au revers des talus. L'air était frais, le silence plein de chuchotements.

M^{me} Poucide pédalait ferme vers son amant. La petite lampe de son tandem projetait devant elle une clarté mystérieuse de cambriolage. Le voile relâché, le cou libre, elle fermait à demi les yeux sur l'image de son bonheur imminent. Ce n'était pas l'effort de la course qui faisait battre violemment ses artères. Quelques minutes encore, et elle affronterait enfin l'aventure. L'arrivée dans cette maison inconnue où il l'attendait déjà ; l'étau de deux bras solides autour de sa taille ; le baiser d'une bouche goulue sur sa bouche. Elle n'osait prévoir le reste.

Un lièvre franchit la route d'un seul bond et elle perçut le cri funèbre d'une chouette. Elle accéléra son allure. Les roues tournaient dans un bruissement soyeux. Tout à coup, un claquement la fit tressaillir. Elle freina. Sa chaîne venait de sauter. Elle descendit et, à la lueur de la lanterne, se mit en devoir de retendre la chaîne sur les deux roues dentées. Elle s'énervait, la face suante, les doigts pleins de cambouis. Une horloge, au loin, sonna dix heures.

L'avarie heureusement réparée, elle remonta sur le tandem et travailla durement des deux jambes pour rattraper son retard. Mais elle n'avait pas fait une centaine de mètres, que le pneu arrière crevait dans un soupir. Elle perdit un quart d'heure à le rafistoler et à le regonfler. Puis, ce fut la lampe qui s'éteignit, et il lui fallut dix minutes pour rétablir le contact.

Exaspérée, inquiète, elle se demandait par quelle coïncidence tous ces menus ennuis l'atteignaient le soir même où elle eût le plus souhaité que son trajet s'accomplît sans encombre. Elle traversait un bois aux lourdes branches touffues, lorsqu'elle sentit un souffle sur sa nuque. Elle se retourna. Personne. La nuit était pleine d'une rumeur de source.

« Je suis folle, murmura-t-elle. Encore dix minutes, encore sept minutes et je serai chez lui. »

Un soupir étrange se fit entendre, et M^{me} Poucide, glacée de terreur, lâcha le guidon pour esquisser un signe de croix. Elle avait reconnu le halètement particulier de son mari, lorsqu'il était à bout de forces, mais que, par dignité virile, il ne voulait pas la prier de ralentir le train.

Elle se pencha en avant, jusqu'à se rentrer les genoux dans le ventre.

« Mathilde... »

Une voix familière bafouillait son nom, derrière elle. « Une hallucination », décida-t-elle, pour dominer son désarroi. Et de fait, la voix familière n'en dit pas plus. Mais M^{me} Poucide savait à présent qu'il était là, dans son dos. Elle devinait sa présence. Elle éprouvait son poids qui retenait la marche du vélo. Elle percevait le petit craquement de son genou gauche. C'était lui, lui, elle n'en pouvait plus douter. Elle emportait un fantôme en croupe, à travers la nuit.

Sans se retourner, elle glissa les prunelles au coin de ses paupières et crut remarquer des gouttes de sueur phosphorescentes qui tombaient d'une face invisible sur le sol.

« Oh ! Oh ! gémissait le fantôme.

– Albert, c'est toi ? chuchota la malheureuse.

– Oh ! Oh ! »

Elle fit une brusque embardée, dans l'espoir de le désarçonner. Mais il tenait bon, et, d'une minute à l'autre, elle s'attendait à recevoir sur sa nuque les doigts gluants et froids, la bouche rongée du revenant. Eperdue, haletante, elle cria :

« Laisse-moi ! Laisse-moi ! »

Déjà la route s'évadait du bois. Au premier tournant, M^{me} Poucide

reconnut la maison d'Augustin Bouchon, toute blanche sous sa coiffe de tuiles. Elle poussa un soupir de soulagement et pressa son allure. Plus vite ! Plus vite ! La porte était ouverte. Et, dans le rectangle de clarté, la silhouette vigoureuse d'Augustin se détachait, nette et noire, comme un crustacé. Il la guettait. Il la voyait. Elle était sauvée ! Encore trois tours, deux tours de roues... Elle freina des deux mains.

À ce moment, il se passa une chose terrible. Les freins cédèrent sous un élan surhumain. Elle avait beau serrer les deux poignées d'acier, quelqu'un pédalait tel un forcené derrière elle : le tandem repartit en flèche vers l'horizon. Elle eut juste le temps de voir Augustin lever les bras au ciel.

« Au secours ! Au secours ! » hurla-t-elle.

Mais l'autre l'emportait à un train d'enfer. Elle se cramponnait au guidon pour ne pas chavirer.

De grêles arbres échevelés fondaient sur eux, tranchés de vitesse. La route les avalait, avec un vrombissement d'hélice. Des étangs leur sautaient aux trousses, dans un éclair de métal en fusion. Des oiseaux les mitraillaient de cris, au passage.

« Arrête ! Je n'en peux plus ! »

Elle perdait le souffle et l'esprit tout ensemble.

Subitement, il lui sembla qu'une lumière énorme et diffuse se haussait devant elle,

s'avançait vers elle, et elle ferma les paupières.

Lorsqu'elle les rouvrit, le paysage avait changé. Ils traversaient un pont de fer sonore, au-dessus d'un torrent, dont l'haleine glacée la frappa au visage avec un grondement de colère. Puis, ce fut une plaine maculée de fourrés, où naissaient et mouraient des étincelles jaunes. Des rires crépitaient de tous côtés. Une averse molle se mit à tomber. Dans son dos, M^{me} Poucide entendait la respiration monstrueuse du spectre.

La sueur et la pluie collaient sa robe de deuil contre son corps. Son voile trempé se plaquait comme une chevelure sur sa face. Elle voulut l'écarter, mais le voile paraissait vivant. Il s'échappait de ses mains, tournoyait, s'abattait en travers de sa figure, la giflait, s'envolait à nouveau dans un sourd bruit d'ailes mouillées.

Soudain, il se fit un grand silence. Le voile prit de la hauteur, plana un instant au-dessus d'elle, et s'enroula d'une sanglade autour de son cou.

Elle eut un hoquet affreux, et renversa la tête. Dans un éclair, elle aperçut derrière elle un homoncule vêtu de vert pistache, et transparent telle une membrane de libellule. Dans ses yeux

tremblaient des gouttes de pluie. Ses lèvres déchiquetées soufflaient une haleine lumineuse. Et on devinait ses côtes, en traînées sombres, sous le chandail léger comme une vapeur.

Elle poussa un glapisement de bête et porta les deux mains à sa gorge. Le nœud coulant se resserrait toujours, lui coupant la respiration, lui sciant la chair mieux qu'une corde. Des cellules de feu sautaient dans son cerveau. Sa langue jaillit hors de sa bouche. Et elle se sentit basculer, tournoyer dans un vide abominable, plein de clameurs et de clapotements. On ne devait plus jamais la revoir.

*

Les habitants de Value-les-Clouds racontent que certains soirs d'orage on entend le timbre grelottant d'une bicyclette, très loin, en aval de la rivière qui contourne la ville. On barricade les portes. On ferme les volets. Et, si l'on colle son œil à l'interstice des persiennes, on peut apercevoir un tandem vert pistache qui fonce à une allure folle dans la nuit. Le siège arrière est vide. Le siège avant est occupé par une grosse femme en robe noir et, au-dessus d'elle, s'élève, danse, vole un immense voile de deuil déchiré par le vent.

ERRATUM

JE ne l'avais jamais vu. J'ignorais tout de sa vie intime et de son caractère. Mais ses travaux suffisaient à nourrir mon admiration. Lecteur fidèle du *Petit Bleu de Gabiaule-les-Ponts*, j'attendais avec fièvre le numéro du samedi, où son article était annoncé, dès la première page, en termes laconiques et triomphants : « Aujourd'hui – Adrien Laquelle. » Et tous les Gabiaulipontins partageaient, à date fixe, mon impatience.

Les débuts de M. Laquelle avaient été obscurs. On ne peut s'empêcher de sourire à Sa pensée que cet homme, dont la renommée nous semble à présent inattaquable, ait aussi longtemps borné son activité à publier dans un quotidien de province la statistique des mouvements de la population départementale au cours de la semaine écoulée. J'ai conservé, à titre de curiosité, quelques vieux numéros du *Petit Bleu de Gabiaule-les-Ponts*, où, resserrés entre les annonces publicitaires des cinémas et des épiceries, sacrifiés, humiliés, punis, apparaissent les premiers tableaux de mortalité signés Adrien Laquelle.

Ces tableaux se déployaient sur plusieurs étages, agrémentés d'accolades et d'astérisques. La nature des faits visés était consignée dans une colonne, à gauche : accidents, suicides, homicides, vieillesse, maladies, divers. Les colonnes voisines portaient en titre : Nombre de décès par sexe (*a* masculin, *b* féminin) par canton, par nationalité.

Un jour, M. Laquelle eut l'idée d'adjoindre à cet état trop sommaire une colonne de prévisions pour la semaine suivante. Une note, en rez-de-chaussée, affirmait toutefois que ces derniers renseignements étaient « fournis sous toute réserve ».

Le public se passionna pour ces prophéties hebdomadaires. On pariait pour ou contre Laquelle. On essayait de le prendre en défaut. Mais M. Laquelle ne se trompait jamais. Ses prédictions concordaient, cadavre pour cadavre, avec les statistiques officielles. Comme si, au début de chaque semaine, il eût passé une commande ferme au destin. Bientôt, même, il négligea de signaler aux lecteurs que ces annonces macabres n'engageaient pas sa responsabilité. On lisait : « Mes pronostics – première semaine d'avril – 135 morts. » C'était tout.

Je me souviens de ce numéro sensationnel où le contingent des défunts hebdomadaires, dont le total oscillait généralement entre 115 et 150, se trouva brusquement porté à 201. Ce fut une belle panique ! On ne s'aventura plus dans les rues au-delà de huit heures du soir. Les mères redoublèrent de soins pour leurs enfants. La municipalité fit établir un service d'ordre aux carrefours. Et chacun de se rassurer en invoquant une erreur de calcul ou d'impression.

De fait, le samedi matin, les totalisateurs perfectionnés du *Petit Bleu*

de Gabiaule-les-Ponts indiquaient le chiffre anodin de 125 décès, 76 de moins que n'en avait compté M. Laquelle. « Croyez-moi, on ne comble pas un trou pareil en quelques heures », disait M. Velours, le chef de bureau au service des inhumations.

Or, ce même samedi, à 23 h 45, un express déraillait en gare de Gabiaule-les-Ponts... 76 morts !

M. Laquelle devint une gloire locale. On l'admirait et on le redoutait. Un obscur instinct de conservation poussait les Gabiaulipontins à rechercher ses bonnes grâces. Lorsque, sollicité par des feuilles parisiennes et par des compagnies d'assurance, M. Laquelle répondit qu'il ne quitterait pas le journal où il avait débuté, ce fut du délire. On organisa un banquet monstre en son honneur. J'y fus convié. Et, ce jour-là, je le vis enfin.

M. Laquelle était un petit homme, serré et pâle, aux gestes précis. Son visage sec comme du pain azyne disait les heures de calcul à la lueur de la lampe. Ses yeux noirs regardaient au-delà des êtres. Ses rides étaient intelligentes. Et son nez, long, blanc, d'une seule coulée, s'arrêtait à pic sur une moustache fine et nette, telle un trait sous une addition. De toute sa personne émanait un charme sobre et vaguement administratif que je subis comme les autres. Aux discours qu'on lui adressa, il répondit le plus simplement du monde, en se retranchant derrière des autorités scientifiques dont les noms ne nous apprenaient rien :

« Aucune divination dans mon cas. J'applique des règles. Je déduis. N'importe qui à ma place... »

Lui avait-on parlé de mon enthousiasme pour son œuvre ? Avait-il remarqué l'expression de respectueux intérêt avec laquelle j'accueillais ses moindres propos ? Je ne sais. Toujours est-il que, en sortant de table, il s'avança vers moi et me posa une main sur l'épaule.

« Vous avez l'air d'un homme sérieux ! dit-il.

– J'essaie, balbutiai-je.

– Vous vous passionnez pour la statistique, assurément. C'est une grande science. Grâce à Dieu, elle a dépassé le stade primitif de l'empirisme. Elle n'enregistre plus : elle prévoit. Oui, je suis en train de composer un traité de statistique prévisionnelle. Je vous en parlerai plus longuement, si le sujet ne vous rebute pas trop. Voulez-vous passer chez moi, un soir, entre dix-huit heures trente et vingt heures.

– Mais, maître, vous me connaissez à peine ?

– Je vous prévois. »

La joie, l'orgueil, la gratitude m'empêchèrent de le remercier comme il l'aurait fallu. Nous prîmes rendez-vous pour le lendemain.

M. Laquelle habitait un modeste appartement de célibataire dans l'une des rues les moins fréquentées de Gabiaule-les-Ponts. Il me reçut dans son bureau, encombré de livres et de paperasses. Les murs étaient tapissés de graphiques retouchés au lavis. Des courbes de mortalité s'envolaient à travers un grillage de chiffres et de noms. Des sinusoïdes de natalité progressaient avec des ondulations reptiliennes sur les piliers colorés des années. Des zigzags matrimoniaux oscillaient comme des lignes de température entre deux parallèles. Et, au fond, se dressait un tableau noir zébré d'additions, de soustractions, de multiplications, de divisions et d'équations à plusieurs degrés.

« Vous voici dans le laboratoire ! » dit M. Laquelle, en me tendant une main poudrée de craie blanche.

Je l'enviais de vivre parmi ces représentations émouvantes de la destinée humaine. Sur quelque coin de la pièce que se dirigeât mon regard, il atteignait un monument de catastrophes et de bonheurs anonymes, étiquetés avec soin. Déjà, mon esprit, glissant sur la piste de la rêverie, évoquait les décès particuliers qui avaient relevé le niveau de ce train d'encre, les épidémies lointaines qui avaient élargi la surface de ce carré jaune...

« Asseyez-vous, mon cher ami, dit M. Laquelle. Je vais préparer une tasse de thé. »

Je ne me souviens plus exactement des propos que nous échangeâmes au cours de cette visite. Mais je le revois encore, vêtu de sa robe de chambre cachou aux manches évasées, et dardant son index vers les graphiques accrochés au mur :

« Tout est là. Tout se ramène à cela. Une fleur japonaise, recroquevillée sur elle-même, et dont il faut déplier un à un les pétales.

– Ne redoutez-vous pas les imitateurs ?

– S'ils se bornent à me copier, ils sont méprisables et je les ignore. S'ils progressent au-delà de mes propres travaux, je ne puis que leur en savoir gré. »

*

À quelque temps de là, *Le Billet républicain* ouvrit une rubrique de statistique prévisionnelle analogue à celle du *Petit Bleu de Gabiaule-les-Ponts*. Les tableaux étaient signés Fortiche. Je connaissais ce personnage pour l'avoir rencontré au *Café de la Poste et des États-Unis*, où il prenait quotidiennement ses apéritifs et ses digestifs jumelés. C'était un lourd gaillard à la face rose et pelucheuse de buvard neuf, et aux yeux couleur de jus de réglisse. Ni ses études, ni son tempérament, ne le prédestinaient à la tâche qu'il avait entreprise. Cependant, le duel Laquelle-Fortiche enfiévrerait l'opinion publique. La population de

Gabiaule-les-Ponts se divisa en deux camps. Chaque champion eut ses *supporters* dévoués. Et, sur les murs, des inscriptions vengeresses apparurent : « Laquelle est une andouille. – Fortiche au poteau ! »

Très rapidement, Fortiche dut s'avouer vaincu. Les prévisions de M. Laquelle se trouvaient toujours vérifiées, alors que ses chiffres à lui se révélaient immanquablement erronés. Ses partisans en prirent ombrage. Un jour que je me désaltérais au *Café de la Poste et des États-Unis*, j'entendis Fortiche s'exclamer en face d'un groupe de journalistes :

« Pas étonnant qu'il tombe juste dans ses prévisions de mortalité : *il complète.* »

Le mot atroce fut répété. On l'interpréta d'abord comme une boutade. Mais, imperceptiblement, la formule accomplit son travail de sape. Dans les propos même des amis de M. Laquelle, je crus discerner une gêne qui m'alarma.

« Vous n'allez pas me dire que vous ajoutez foi à cette calomnie ?

– Non... non... bien sûr... Toutefois, avouez qu'il est bizarre de ne relever aucune erreur dans les prévisions de Laquelle, bizarre et inquiétant... S'il avait pu se tromper une pauvre petite fois ! Mais cette rigueur insolente autorise les soupçons... Certes, il *n'opère* pas lui-même : on m'a affirmé qu'il existait des organisations de malfaiteurs qui se chargeaient de ce genre de travaux, qui *complétaient*, pour employer l'expression de Fortiche ! »

J'étais atterré de sentir que, peu à peu, s'accumulait autour de mon ami une trouble atmosphère de méfiance, de crainte, de répulsion, comme s'il eût été responsable de toutes les morts qu'il avait annoncées.

Un soir, dans le square Déroulède, j'entendis une mère gronder sa petite fille en larmes : « Si tu n'es pas sage, M. Laquelle te mettra sur sa liste ! »

À quoi tient la popularité ! Il ne fallut pas plus de deux mois pour que l'homme le plus fêté de Gabiaule-les-Ponts devînt un lépreux dont on fuyait l'approche. Toute une famille, qui occupait un appartement près du sien, déménagea précipitamment. Sur la porte de sa maison, je lus, un jour, ce mot tracé à la craie : « Assassin ! »

C'en était trop ! Je rendis visite à M. Laquelle et le trouvai classant des lettres d'injures, avec une expression de douleur bienheureuse.

« Ils ne savent pas ce qu'ils font, me dit-il.

– Qu'ils le sachent ou non, la situation ne peut se prolonger ! Il importe d'arrêter la rumeur publique, de vous réhabiliter, de confondre au plus tôt vos adversaires ! »

Il haussa noblement les épaules :

« Je n'en vois pas le moyen.

– Il est pourtant bien simple : il suffit que vous vous trompiez une fois dans vos pronostics. Ce qui inquiète vos lecteurs, c'est de vous voir aussi exactement renseigné. Une erreur vous rendrait tout votre prestige. »

M. Laquelle leva les yeux au plafond, ouvrit les bras dans un geste de douce impuissance, et, de sa bouche, tombèrent ces mots épouvantables :

« Je ne peux pas me tromper !

– Que voulez-vous dire ? Si, au lieu de calculer le nombre de décès pour la semaine suivante, vous inventiez, vous lanciez un chiffre au hasard...

– Le destin se conformerait à ce chiffre ! » Je le regardai avec stupeur.

« Croyez-vous donc que je n'aie pas essayé de me tromper ? reprit-il d'une voix d'outre-tombe. Mais je ne fais que ça ! Je n'ai jamais fait que ça ! Certes, il m'est impossible d'indiquer un total dérisoire d'une cinquantaine de morts, parce que mes lecteurs dépisteraient la supercherie, mais tout autre chiffre, pour peu qu'il soit raisonnable, est aussitôt confirmé par les faits. Une chance implacable me poursuit. Je suis prisonnier de mon propre pouvoir. Je ne prévois plus, j'ordonne. Concevez-vous, à présent, toute l'horreur de mon état ? » Il s'effondra sur une chaise et porta ses mains de squelette vers son visage décomposé.

« Hélas ! gémit-il encore, je voudrais être ignorant et faible, comme n'importe lequel d'entre vous. Je voudrais ne plus sentir en moi cette lucidité maléfique. Je voudrais redevenir humain !... »

La lumière baissait lentement. Aux murs de la chambre, les graphiques s'organisaient en faces monstrueuses, ridées de lignes violettes, piquetées de chiffres. Dans un coin, le totalisateur personnel de M. Laquelle tirait sa langue de papier blanc. Sur le tableau noir, les croix des additions figuraient un cimetière en miniature. Un malaise étrange me dominait.

« Ecoutez, murmurai-je, il faut en sortir. Voulez-vous... voulez-vous publier pour la semaine prochaine un total que je vais vous donner, *moi* ? Ce charme démoniaque où vous êtes pris n'agit pas sur moi, ne vaut pas pour moi ! Je me tromperai sûrement !...

– Sait-on jamais !

– Il ne coûte rien d'essayer ! »

Il sourit :

« Quel est votre chiffre ?

– Cent dix-huit, par exemple ! »

Il nota l'indication sur un calepin. Et, tout en écrivant, il secouait tristement la tête.

*

Le délai expirait le samedi suivant, à minuit. Dès huit heures du soir, ce jour-là, je me trouvais à la rédaction du *Petit Bleu de Gabiaule-les-Ponts*, où le totalisateur nous annonçait, heure par heure, les derniers morts du département : « 114... 115... » J'étais assis, crispé d'angoisse, devant l'appareil inexorable. La réputation, l'avenir de M. Laquelle étaient l'enjeu de cette sinistre course aux défunts. Je l'imaginais, dans sa chambre, surveillant comme moi les résultats, espérant comme moi l'erreur, priant peut-être. À onze heures, le nombre des décès se montait à 116. À mes côtés, des journalistes échangeaient leurs pronostics :

« Il n'en mourra jamais deux en une heure !

– Ça s'est déjà vu !

– Pour moi, Laquelle s'est fichu le doigt dans l'œil !

– Il est plus malin que tu ne le crois, le vieux singe !

– Fortiche a prévu cent dix-sept. »

Je ne pouvais supporter cette conversation. Je me levai. J'allais sortir, lorsqu'une voix cria :

« Cent dix-sept ! »

Le souffle suspendu, je m'appuyai au mur et fermai les yeux : « Pourvu qu'il ne meure plus personne avant minuit ! Pourvu qu'il ne meure plus personne avant minuit ! répétais-je mentalement. Ou, alors, deux à la fois... »

Il ne mourut personne. À minuit moins cinq, le totalisateur indiquait toujours le chiffre 117. Eperdu de joie, je me précipitai chez M. Laquelle. En arrivant devant sa maison, je me heurtai à Fortiche qui s'apprêtait à y pénétrer.

« Vous avez vu ? Il s'est trompé ! ricana le misérable.

– Oui, dis-je, mais ça n'a pas été sans mal. »

Il m'accompagna dans l'escalier. La porte de l'appartement était ouverte. Nous entrâmes dans le cabinet de travail. Sur la cheminée, une pendule marquait minuit. Dans son coin, le totalisateur était arrêté au chiffre 117. Des papiers jonchaient le sol. Un silence menaçant pesait sur les meubles. Brusquement, un coup de feu retentit à nos oreilles. Nous nous ruâmes vers la chambre à coucher. M. Laquelle était étendu en travers du lit, le col déboutonné, la face

blafarde, et des filets de sang lui coulaient de la bouche et du nez. Le revolver était tombé sur la carpeite.

« Mort ! m'écriai-je. Courez prévenir la police ! Ramenez un médecin... » Fortiche se grattait la tête. « Cent dix-huit ! dit-il. C'est égal, il a l'erratum élégant, le bougre ! »

L'ASSASSIN

L'HOMME avait relevé la tête et me considérait avec insistance. Sa figure ne m'était pas inconnue et, cependant, je ne pouvais identifier cette face maigre, aux chairs grises et craquelées comme de la terre sèche, et aux grands yeux sanglants. La mâchoire, les joues étaient souillées d'une barbe vineuse. Le faux col trop large bâillait sur un cou de volaille déplumée. À sa lèvre, pendait un mégot éteint.

« Qui est-ce ? demandai-je au garçon de café.

– On ne sait pas. Il vient là régulièrement depuis trois semaines. Il s'installe toujours à la même place. Il s'enfile toujours le même

Pernod bien tassé. Il paie. Il fout le camp. Et pas un mot pour la compagnie. »

Il essuya la table d'un presto coup de torchon et acheva sur un ton de confident classique :

« Il travaillerait du burnous que cela ne m'étonnerait guère ! »

Deux chauffeurs d'autobus entrèrent chez le bistrot et le garçon me quitta pour les servir.

Il y avait peu de monde dans ce bar de quartier aux banquettes de moleskine rouge, aux glaces fatiguées, au parquet saupoudré de sciure de bois. L'air sentait l'eau de vaisselle et les liqueurs éventées. Aux fenêtres, la nuit suait, noire, hostile. Dans la pièce voisine, on entendait les joueurs de billard qui marquaient des points.

L'homme, assis à son guéridon de marbre, ne me lâchait pas du regard. Tout à coup, il se dressa et fit quelques pas dans ma direction. Il était de petite taille, habillé d'un complet grasseyé, élimé, qui flottait sur lui comme une défroque volée. Il boitait un peu. Arrivé devant moi, il s'arrêta. Il secoua le front d'un air triste. Et, de cet être crasseux et ivre, une voix grave monta dont l'accent me rejeta aussitôt dans le passé :

« Tu ne me reconnais pas ? Rameaux ! Rameaux, de la 2e batterie... »

J'étais abasourdi.

« Excuse-moi », balbutiai-je.

Il éleva deux mains de noyé pour m'interrompre :

« Je sais, je sais... j'ai changé, dit-il. Toi aussi. Il n'y a pas dix ans, pourtant, qu'on se faisait engueuler tous les deux parce qu'on avait bouzillé les lampes d'une radio, en manœuvres. « M'ferez huit jours, pour vous « apprendre à chahuter le matériel, bande « d'émiettés ! »

*

Il ricanait d'un air pauvre et toussotant. J'avais peine à retrouver en

lui le joyeux gaillard qui haranguait, le soir, une chambrée empuantie et lasse pour la convier à « protester demain contre les exactions du brigadier de semaine ». Debout sur son lit réglementaire, enroulé dans une couverture brune, le calot en bataille, le geste dictatorial, il parlait d'obtenir que les corvées fussent équitablement réparties entre les anciens et les bleus. « Pourquoi, oui pourquoi nous tapons-nous toujours le nettoyage des latrines, messieurs ? » On s'accordait à juger qu'il « lui manquait un écrou dans la mécanique », mais qu'il avait de l'instruction.

Il me saisit la main dans ses paumes dures et fiévreuses :

« Ah ! Je suis heureux de te revoir ! Tu ne peux pas savoir combien je suis heureux ! On s'était perdu de vue ! C'est bête !... Garçon, un Pernod ! Deux Pernod ! Si, si ! Ne me refuse pas cette tournée !... »

Il s'assit à côté de moi. Je lui demandai s'il avait poursuivi ses études de droit, ce qu'il comptait faire... Il ne semblait pas m'entendre. La tête basse, l'œil éteint, il lampait son Pernod et reniflait et geignait doucement. Et, soudain, il se mit à parler d'une voix morne : « Tu te fous de moi, mon pauvre ! Est-ce que j'ai l'air d'un type qui se chauffe le derrière dans un fauteuil de 8 à 12 et de 2 à 6 ? Est-ce que j'ai l'air d'un type qu'on attend chez lui ? Est-ce que j'ai l'air de quelqu'un de sérieux, de propre, d'honnête ? Mais regarde-moi donc ! Mais dis-moi donc que je te dégoûte avec ma sale gueule mal rasée et mon complet qui pue comme un paillason !... As-tu des cigarettes ? »

Il aspira quelques bouffées, gloutonnement, les narines ouvertes, les yeux clos.

« Et c'est pourtant vrai, reprit-il. Je me suis marié. J'ai tricoté de jolis projets de vacances, d'ameublement, de villa, de progéniture. Le petit bonheur à prix fixe. Le « panier garni » des gens bien. Tu ne bois pas ? Tu as tort. Moi, je ne fais plus que ça ! Une plongée en eau trouble. Si seulement on pouvait demeurer au fond !

– Ta femme est...

– Non, non, elle n'est pas morte. Elle vit quelque part. Oh ! je ne lui en veux pas ! Je n'en veux à personne ! Ça fait bien trois semaines que je n'en veux à personne. C'est tellement plus commode ! Et puis, ça ne se discute pas : elle l'aimait. Bien sûr, elle aurait pu mieux choisir. Mais les femelles ont le goût de la catastrophe. On leur offre cinquante occasions de tromper honorablement leur mari. Elles en chercheront une cinquante et unième qui risque de tout faire péter ! Ce n'est pas que ça les amuse ! Ce n'est pas que ça les excite ! Mais c'est un besoin. Une démangeaison. Quelle race ! Elle était jolie et sage, pourtant. Une petite tête de chat, avec des yeux fins et clairs, comme des biseaux de

miroir. Des lèvres de bébé boudeur. Et parfumée, et arrangée, la mâtine ! Et puis, crac ! L'histoire banale ! L'ami du ménage. Mon meilleur ami. Gaston Morel. Un grand maigre qui racontait bien les anecdotes. Elle riait en l'écoutant. Tu sais, cette façon qu'elles ont de rire, en renversant le menton, en gonflant le cou, comme pour vous inviter à les étrangler, à les mordre. Il s'habillait avec recherche. Il était parfumé à l'héliotrope ! »

Rameaux fit une grimace écœurée et jeta son mégot par terre :

« Je ne veux pas te raconter les détails. Ils ne sont pas beaux. Et cette histoire t'assomme, peut-être. Tu as tes ennuis de « monsieur comme il faut », tes espoirs, tes joies, et je te force à te pencher sur un pas grand-chose... Peste ! Le beau costume... J'en avais un de la même étoffe. Les raies un peu plus espacées. Il est resté à la maison. Tout est resté à la maison. « Un drame de la jalousie », comme ils disent dans les journaux. Non, ça n'aura même pas été un drame.

« Très vite, j'ai eu des soupçons. J'ai fait filer les tourtereaux par une agence privée. J'ai appris qu'ils couchaient ensemble. Trois mille balles de frais. Ça les valait bien.

– Alors ? »

Il me regarda tranquillement. Ses yeux étaient liquides et brouillés comme des yeux d'aveugle. Ses lèvres gercées se desserraient à peine sur les mots :

« Alors, j'ai résolu de les descendre, dit-il d'une voix plane. Lui d'abord. Il travaillait dans une maison de cartonnages, avenue Michel-Bizot. Il rejoignait le métro par la rue du Sahel. C'est un boyau mal éclairé qui monte le long de la voie ferrée. Je l'ai attendu là, à l'angle de la rue du Sahel et de la rue Sibuet. À six heures. Il faisait presque nuit. Les réverbères étaient allumés. Je serrais un pétard dans la poche de mon paletot. Dieu que c'est bête ! »

Il claqua ses deux mains au-dessus de son verre et les laissa retomber sur ses genoux. Un sourire misérable tira sa bouche.

« Oui, oui, je retrouve tout, comme si c'était hier. La rue Sibuet. La brume qui tournait au vert pomme près des becs de gaz. L'odeur pourrie des pavés. Sur le mur d'en face, il y avait une grande affiche jaune, lacérée, et sa langue de papier pendait jusqu'au sol. Personne. Un silence campagnard. Et, soudain, le grondement martelé du métro qui passe. Je sentais le froid de l'arme contre ma cuisse, à travers la doublure de mon pantalon. Je regardai ma montre : six heures et quart. Encore cinq ou dix minutes à attendre, pensai-je. Ensuite, il débouchera de la rue du Sahel. Il viendra sur moi. Je le verrai s'avancer, avec cette démarche coulante de mauvais garçon. « Tiens, Rameaux, qu'est-ce que tu fais ici ? »

Un coup de feu. Et voilà mon gaillard qui ouvre de grands yeux étonnés et qui s'affale bien sagement le long du mur, dans le ruisseau, dans la boue. Je l'imaginais effondré à mes pieds, les bras repliés, les jambes ramenées au ventre. Je le voyais bien. Je l'examinais jusqu'à plus soif. J'exaspérais ma haine à reluquer cette face maigre, pâle, au nez retroussé, aux pattes taillées à mi-joue. Sa tête avait heurté le bord du trottoir. Une marque violette coupait sa mâchoire et du sang filait entre ses lèvres à petites bulles roses, sifflantes. Puis il ne respirait plus. Mort ! Crevé comme un chien ! Je le repoussais du pied, je lui crachais au visage. J'étais heureux, heureux, délivré !... Voilà ce que j'inventais pour tromper mon attente ! »

Il avala le fond de son Pernod et s'essuya la bouche du revers de la main. Ses prunelles troubles se détournèrent de moi, cherchèrent un reflet dans la glace. Je n'avais garde de l'interrompre. Au bout d'un moment, il reprit d'une voix embourbée :

« Il n'est pas venu. Je suis resté là jusqu'à huit heures, grelottant, excédé. Je sursautais au moindre bruit. Un passant tournait-il le coin de la rue ? Aussitôt mon cœur s'arrêtait de battre. C'était lui ! Non ! Et je ne savais si j'étais soulagé ou furieux de ce contretemps. Je toussais, je reniflais, je commençais à m'enrhumer sans doute. Deux agents cyclistes apparurent, et il me sembla qu'ils me dévisageaient étrangement. Je pris le parti de rentrer chez moi.

– C'est ce que tu avais de mieux à faire », dis-je.

Je pensais qu'il avait terminé son histoire et je m'apprêtais à changer de conversation, mais il m'agrippa le poignet d'une main brûlante.

« Ah ! Tu crois ça ! Tu crois ça ! » s'écria-t-il.

Sa voix m'arrivait dans une odeur d'absinthe. Des larmes tremblaient au revers de ses paupières irritées :

« Eh bien, non, j'aurais mille fois mieux fait de ne pas retourner chez moi, de disparaître, de m'évanouir, comme je l'ai tenté depuis ! Écoute-moi ! Écoute-moi !... »

Il bégayait presque, tellement il craignait qu'on lui coupât la parole :

« Il faut que tu saches... Ce soir-là, donc, j'arrive à la maison. Je passe devant la loge du concierge, et le voilà qui m'interpelle : « Monsieur Rameaux, il y a eu un coup de téléphone, pour vous. » Et il m'apprend la nouvelle : Gaston Morel écrasé par un camion, en sortant du bureau, à midi. Sa mère à moitié folle de chagrin. On me fait appeler parce que je suis le meilleur ami du fils. Les formalités, les démarches, tu comprends ?... J'écoute tout ça comme au travers d'un rêve. Je bafouille : « Quoi ? Quoi ? » Et, soudain, une joie féroce

m'envahit. Mort, anéanti, lavé de mon chemin sans que j'aie eu même à intervenir ! Je suis vengé, et cependant je ne suis pas coupable ! J'ai assouvi ma haine, et personne ne peut douter de mon innocence ! Tout s'est accompli hors de moi et mieux que je ne l'aurais accompli moi-même ! Je suis tellement heureux, que mon visage trahit, sans doute, mon exaltation. J'essaie de paraître accablé. Je balbutie d'une voix fausse : « Vous avez prévenu ma femme ? Elle n'est pas encore rentrée ? Ne lui dites rien. » Je m'élançai dans la rue. Je hèle un taxi. J'ai hâte de voir une dernière fois cette vilaine gueule poudrée aux yeux de fille. Il me semble que, sans le spectacle de cette dépouille abhorrée, il manquera quelque chose à mon contentement !... »

L'homme s'était tu. Il haletait, les deux poings serrés contre la poitrine.

« Dans la première chambre, dit-il enfin, j'ai trouvé la mère, ramassée, ratatinée au fond d'un grand fauteuil. Des compresses lui enserraient la tête. Son visage était bouilli de larmes. Elle regardait droit devant elle avec des yeux de femme soûle. Et elle frottait ses genoux à deux mains. Près d'elle, sur le guéridon, il y avait un tas de chaussettes qu'elle s'était interrompue de repriser. Les chaussettes de Gaston. J'en ai eu un pincement au ventre. Et puis, j'ai vu le courrier de Gaston sur la table. Deux pauvres lettres que la concierge venait de monter et qu'il ne lirait pas. J'ai essayé de me ressaisir, mais il était trop tard. Je me dégonflais de mon allégresse comme un ballon piqué. Je m'abîmais dans une confusion lamentable. Je ne trouvais rien à dire. La femme de ménage m'a poussé dans la chambre du mort. »

Il baissa la voix et je dus me rapprocher de lui pour entendre.

« On l'avait revêtu de son costume bleu marine tout neuf et dont il était fier. « Ce que vous êtes chic ! » lui avait dit ma femme, lorsqu'il était venu chez-nous, dimanche dernier. Je reconnaissais aussi sa cravate foncée à pois blancs. Ses souliers étaient astiqués de frais, ses manchettes tirées. Je n'osais pas regarder son visage. Je contemplais peureusement le crucifix, les cierges, la tasse où trempait une branche de buis. De grandes ombres montaient et descendaient sur le mur, dansant une gigue flasque, au gré du vent qui passait sous la porte. Les meubles étaient sur la défensive. Une odeur de cire molle, d'éponge, de vinaigre, de peau lavée, me soulevait le cœur. La femme de ménage murmurait derrière moi :

« – Il a traversé en dehors du passage « clouté. Le camion l'a pris en écharpe. »

– Laissez-moi », lui dis-je.

Elle sortit. Je restai seul. Et alors je le regardai bien en face. La pomme d'Adam pointait sur son cou, comme un doigt replié. Le

menton renversé lui faisait une gueule de salamandre. Et, plus haut, toute la figure était blanche, exsangue, fatale. Une figure, non pas de cire, mais de carton, un masque bon marché, un mufle de carnaval. Les pattes bien fournies s'arrêtaient à mi-joue. Les narines velues étaient immobiles. Les paupières lisses, bleues, vulnérables, épousaient exactement la courbe des prunelles. Il paraissait affreusement propre. Tu comprends ce que je veux dire ? Propre comme on ne l'est pas dans la vie ! Propre comme lorsque s'est résorbée toute sueur, toute crasse, toute existence charnelle ! Propre comme un objet ! C'est alors que j'ai aperçu sur sa mâchoire cette trace mauve de coup. Et, brusquement, je me suis souvenu de ce visage que j'avais imaginé dans la ruelle, de ce visage vaincu, blafard, balafre de violet. Il était là, devant moi, cet homme, tel que j'avais désiré le voir. Il était là, devant moi, tel qu'il eût été si je l'avais abattu de ma main. Il était là et le poids de mon revolver tirait encore ma poche.

« Je me suis affalé sur une chaise. J'ai pris dans mes paumes ma lourde tête divagante. J'ai tenté de me raisonner. Tu ne l'as pas tué. Il est mort par la faute d'un autre. Aucun soupçon ne peut rejaillir sur toi. » Mais la riposte arrivait aussitôt, furieuse : « S'il avait évité le camion, ce matin, s'il avait suivi la rue du Sahel à six heures, jusqu'à ce croisement où tu étais posté à l'affût... » Non, la responsabilité m'atteignait en deçà de mes actes. J'avais voulu cela. Cette mort stupide, ce cadavre étendu comme une marionnette à l'étalage, cette vieille éplorée, cette misère... J'avais accepté toutes ces conséquences. J'avais assumé ce crime. J'étais *coupable*.

« La porte s'ouvrit. La femme de ménage m'apporta une bouteille de fine, un verre. Elle me dit qu'elle me relayerait pour la veillée, que c'était entendu avec Madame. Je la renvoyai. Je bus un verre d'alcool, deux verres. Mes tempes étaient sonores. Je claquais des dents, comme un malfaiteur novice. Par la fenêtre, arrivait le grondement de la rue, épuisé, éloigné. Un autre monde. Une odeur rance se mêlait au parfum des cierges. Je n'osais plus approcher du cadavre. Je regardais mes mains sales, aux veines gonflées. « Que faire ? Que faire ? » Le remords me tirait le cœur comme une masse. J'avais mal. J'avais honte. Je me dégoûtais. Oui, c'est cela, je me dégoûtais. Je ne pouvais plus me supporter, je ne pouvais plus me souffrir. Un assassin ! Et, toute la vie, pensais-je, j'aurai devant les yeux cette femme en larmes près de son tas de chaussettes, ce cadavre propre, cette affiche jaune, d'où pend une langue de papier. Toute la vie ! Comment me délivrer de cette obsession ? J'avais envie de crier mon ignominie, de m'accuser, d'avouer à la ronde. Il me semblait qu'une confession totale m'eût soulagé. Mais qui donc pouvait encore me comprendre ? Sa mère ? Ses amis ? Ma femme ? Absurde ! On se repent d'un crime qu'on a commis. Or, j'étais innocent. Je n'avais pas tué. Je n'avais

même pas tué. Je n'avais même pas l'excuse d'avoir tué ! Alors ? Comment m'infligerait-on une peine pour ce que je n'avais pas fait ? Comment me pardonnerait-on une faute que je n'avais pas commise ? Je ne méritais ni l'expiation, ni le pardon. Je ne relevais d'aucune justice. Te rends-tu compte de ce que cela signifie ? Tu as soif de tomber aux pieds de quelqu'un, de t'abaisser devant lui, de te décharger devant lui de la détresse qui t'écrase, et tu n'en as pas le droit, parce que tu n'es pas coupable aux yeux du monde ! On te vole le pardon auquel tu aspirais ! On te refuse la paix que tu recherchais ! On te claque la porte au nez ! Dans ma poche, cette arme dont je ne m'étais pas servi. Devant moi, ce mort que je n'avais pas tué. J'eus l'impression qu'il me regardait à travers la peau mince de ses paupières. Je posai un doigt sur son front, et la chair froide voyagea doucement contre l'os. Tout près de ce visage, j'en discernais à présent l'expression méprisante. Il me narguait. Il se moquait de moi. Il me trompait dans la mort, comme il m'avait trompé dans la vie. Il me volait mon bonheur, une seconde fois. Salaud ! Une colère blanche m'éblouit. Je sortis mon revolver. Je dus le tenir à deux mains, parce que je tremblais de fièvre. À quelques centimètres, je voyais ce masque blême, dont les lèvres étaient serrées dans une moue intelligente et triste. Les ombres s'étaient arrêtées de danser sur le mur, attentives eût-on dit, à ce qui allait suivre. Je me sentais terriblement lucide. Je visai la bouche. Je pressai la détente. La détonation qui retentit me secoua, comme si je m'étais atteint moi-même. Un vrombissement sourd me balaya la tête. Je m'écroulai de tout mon long sur le parquet.

« Je ne me souviens plus de ce qui a suivi... »

*

Il promena sa main sur sa figure, durement. Il haussa les épaules :

« On a mis l'incident sur le compte d'une crise de nerfs. Je ne suis pas retourné à la maison. Cela valait mieux, n'est-ce pas ? Je ne tenais pas à revoir ma femme. Je ne voulais pas lui expliquer. Tout cela est tellement compliqué, tellement bizarre... Il m'a fallu louer une chambre à l'hôtel. J'ai encore un peu d'argent sur moi. Après, je chercherai du travail. Je partirai pour la province, pour l'étranger... à moins que je ne reste à Paris. Cette histoire doit te paraître absurde. N'en parle à personne, veux-tu ? »

**L'ÉTRANGE HISTOIRE DE
MR. BREADBOROUGH**

MR. OLIVER BREADBOROUGH habitait une pension de famille de Court Field Gardens, à la façade crème flanquée de deux colonnes. Les murs de l'entrée étaient d'une blancheur sans mystère. L'escalier sentait la cuisine à l'huile et l'encaustique. Le parquet du couloir ne criait pas sous le pied. Et du plafonnier anonyme et rectangulaire tombait une honnête lueur pour vitrine de grand magasin.

J'avais été envoyé par la direction du *Branle-bas féminin* pour interviewer Mr. Oliver Breadborough sur ses récents démêlés avec la « Société d'Etudes psychiques de Londres » et sa démission de la présidence du « Cercle des Chasseurs de Fantômes ». Je ne connaissais Mr. Breadborough que par la lecture de ses nombreux traités d'occultisme. Aussi, dans mon ardeur de néophyte, avais-je imaginé une visite dans une maison étrange, aux lourds rideaux doublés de présences, aux murs armés de têtes de cerf hagardes, au dallage recouvert de peaux d'ours et à la cheminée en forme de caveau de famille, où flambraient des bûches grosses comme des cuisses de rhinocéros. En vérité, je tombais de haut. De toute évidence, mon article souffrirait de cette déception. À moins que la chambre de Mr. Breadborough ne fût décorée dans le genre abracadabrant que j'avais rêvé. Mais je n'osais le croire. Je frappai à sa porte.

« Come in ! »

Miséricorde ! Des murs gris et nus. Un lit-canapé recouvert de cretonne à fleurs. La flamme du gaz brûlant, rose, dans la cheminée. J'étais volé. J'étais perdu. Mais, déjà, un homme s'avavançait vers moi, lent et lourd. Je dis :

« Mister Breadborough ?

– Lui-même. »

C'était un gaillard voûté, noueux, à la face cuivrée de trappeur d'almanach, aux cheveux gris coupés en brosse, à la moustache hérissée de matou ; et ses yeux avaient le bleu candide d'une ceinture de jeune fille. Mon journal l'avait mis au courant de ma visite. Il me parut assez fier de l'intérêt que lui portait notre public féminin.

« Je ne soupçonnais pas, dit-il, que des questions aussi graves pussent intéresser vos lectrices. »

Cet imparfait du subjonctif me combla. Mr. Breadborough s'exprimait dans un français correct et même recherché. Sa voix souterraine roulait les mots comme des cailloux. Ses prunelles ne quittaient pas les miennes. Je lui répondis je ne sais quoi sur le niveau intellectuel élevé de nos abonnées, et rit d'un grand rire carnassier.

« Asseyez-vous, dit-il. Whisky ? Vous m'êtes sympathique. En somme, que voulez-vous de moi ? »

J'étais très impressionné. Et cependant,

Mr. Breadborough me décevait comme sa chambre. Il avait trop l'air d'être en bonne santé, d'aimer la viande saignante, les douches froides et les marches hygiéniques en plein air. Rien en lui ne décelait ce familier des revenants, ce voyageur du monde astral, ce dompteur de guéridons que l'on m'avait annoncé.

« Comme tout le monde, dis-je, j'ai appris avec étonnement votre bruyante démission de la présidence du « Cercle des Chasseurs de Fantômes », et je voudrais savoir...

– Pourquoi j'ai quitté cette association ?

– Oui. »

Il se carra dans son fauteuil et plissa les paupières sur un regard d'azur concentré.

« Mon cher, vous êtes exactement le quinzième journaliste qui me posez cette question. J'ai répondu à vos quinze devanciers comme je vous répondrai à vous-même, mais, comme vos quinze devanciers, vous n'aurez pas l'audace de publier ce que vous aurez entendu.

– Je vous assure...

– Ne m'assurez pas : *je sais*.

– Est-ce donc une histoire si terrible ?

– Terrible ? Non... étrange... oui... combien étrange ! Et d'abord, croyez-vous aux fantômes ?

– Oui, balbutiai-je.

– Ce n'est pas vrai. Mais, tout à l'heure, vous y croirez. »

Je n'étais pas très à l'aise :

« Tout à l'heure ?

–... quand vous m'aurez entendu. Jusqu'à ces jours derniers, je partageais en tous points l'opinion de mes amis du Cercle sur la nature et l'existence des revenants. Ames perceptibles à ceux qui possèdent le don de seconde vue, immatérielles, omniscientes, immortelles... Mais, à la suite des événements que je vais vous relater, mes convictions ont été tellement bouleversées que je me suis trouvé dans l'obligation de démissionner.

– Qu'avez-vous donc appris ?

– J'ai appris, retenez bien mes paroles, que les fantômes sont *mortels*. Ils vivent comme nous, mais dans un monde distinct du nôtre, meurent comme nous, de vieillesse, de maladie ou d'accident, et se réincarnent aussitôt. Rien ne se perd, rien ne se crée.

– La métempsycose ?

– À peu de choses près.

– Mais les fantômes de Napoléon ou de Jules César qu'on évoque autour des tables ?

– Plaisanteries de l'au-delà ! Il y a longtemps que les fantômes de Napoléon et de Jules César sont morts. Ils cheminent quelque part dans le circuit universel. Seulement, les esprits sont farceurs... et les spirites, crédules.

– Je suis confondu...

– Je l'ai été aussi lorsque j'ai cru comprendre. Ecoutez plutôt... »

Mr. Breadborough baissa la voix et ses yeux laissèrent mon visage pour se poser sur la muraille grise, en face de lui :

« Il y a deux mois environ, les Willcox, un ménage de mes amis, m'avaient invité à passer le week-end dans leur château, en Ecosse... »

Je sortis mon calepin et mon crayon.

« N'écrivez pas, dit-il : le récit de cette aventure vous frappera assez pour que vous vous en souveniez sans le secours d'aucune note. Le château de Willcox dominait une colline chauve, pierreuse, noyée de brouillard. Il n'avait pas été restauré au XVIIIe siècle, comme la plupart des châteaux forts des Highlands, et dressait contre le vent sa façade décrépite à bastions massifs, à fenêtres étranglées et à créneaux coiffés de lierre. Mes amis habitaient l'aile sud qu'ils avaient aménagée à leur goût. Eclairage indirect. Portes à glissières. Meubles modernes en forme de boîtes. Les chambres d'invités étaient situées dans l'aile nord. Et on les ouvrait rarement. Le jour de mon arrivée, mes hôtes me prévinrent de la présence, quelque peu encombrante, d'un fantôme dans la pièce qu'on m'avait d'abord réservée, et me demandèrent si je ne préférerais pas coucher dans le salon. Je refusai avec une fermeté souriante qui les rassura. La journée se passa en promenades et en conversations exclusivement terrestres. À onze heures du soir, John Willcox s'offrit à me reconduire dans ma chambre. Comme l'électricité n'était pas installée dans cette partie du château, il me remit préalablement une boîte d'allumettes et trois bougies.

Puis, il s'arma d'un flambeau et nous nous engageâmes, l'un derrière l'autre, dans un interminable corridor aux dalles sonores et aux parois ornées de tableaux et de panoplies. La lueur molle du flambeau nous précédait, révélant d'un saut quelque visage livide, penché sur un missel, ou la langue d'acier d'une épée. Et l'écho semblait marcher à notre rencontre. Arrivé devant ma porte, John Willcox me souhaita le bonsoir et s'éloigna, traînant derrière lui une auréole jaunâtre de lumière. J'étais seul.

– Ce devait être très impressionnant. »

Mr. Oliver Breadborough but une rasade de whiskey et secoua la tête.

« Je ne vois pas pourquoi, dit-il. J'étais habitué de longue date à la solitude et aux apparitions. L'erreur que vous commettez tous est de redouter les fantômes. Il faut se faire à ces phénomènes naturels, comme vous vous êtes faits aux éclairs, aux feux follets et aux rhumes de cerveau. Une question de bon sens ! Mais reprenons le récit. J'entrai donc dans ma chambre. C'était une pièce haute de plafond, au lit à baldaquin, aux meubles de bois massif, et il y régnait une odeur de pommes blettes. La fenêtre ouvrait sur les douves obscures. Les murs étaient décorés de peaux clouées aux quatre pattes et de pièces d'étoffe déchirées, que je reconnus pour être des fanions. Le silence écrasait tout cela comme une dalle. Mais parfois on entendait le grignotement d'un rat ou le cri d'un nocturne dans le brouillard. Je fichai ma bougie dans un chandelier d'église et me mis en devoir de me déshabiller. Sur une chaise, près de mon lit, je déposai mon revolver, et aussi un pistolet à cellule photo-électrique de mon invention, que je n'avais pas encore expérimenté, mais grâce auquel j'espérais pouvoir déceler la présence des fantômes en plein jour ; je ne soupçonnais pas, à ce moment-là, qu'il eût d'autres propriétés dont je vous parlerai plus tard. Au bout de dix minutes, j'étais roulé dans les draps humides et le sommeil me tomba bien d'aplomb sur les yeux. Combien de temps dura mon assoupissement ? Je ne saurais le dire. Je fus réveillé par le bruit de la pluie qui cognait aux vitres et par le halètement de bête de l'ouragan. J'ouvris les paupières. De la fenêtre sans volets venait une lueur soufrée d'orage. Mais les confins de la chambre étaient noirs, au point que les murs, le plafond, le parquet, semblaient s'être dilués dans la nuit. Dans la rumeur de l'averse et du vent, je discernai un autre bruit, comme un claquement de doigts, ou le tapotement d'un bec contre un verre : tip-tap... tip-tap... Puis il y eut un miaulement aigu, prolongé, déchirant : une chatte qui met bas. Et, en même temps, il me sembla que la faible lueur de la fenêtre pâlisait, tremblait, se déformait, se reformait, selon une image nouvelle. Une longue silhouette blanche et translucide, comme la queue de certains poissons chinois était devant moi. Je ne distinguais de son visage que la phosphorescence creuse de son regard et les trous sombres de ses narines. Ses jambes étaient molles, telles des retombées d'étoffe, et, de ses mains, deux doigts étaient bien détachés, mais une sorte de gant de vapeur laiteuse emprisonnait les autres. »

Mr. Breadborough s'arrêta pour jouir de mon étonnement. Je ne pensais certes pas à prendre des notes. La respiration entrecoupée, je sentais autour de moi se nouer et se dénouer d'étranges alliances.

« Que fîtes-vous, alors ?

– Ce que le premier venu aurait fait à ma place : j’attendis. Le fantôme vogua nonchalamment d’un mur à l’autre. Puis, il claqua de ses doigts restés libres : tip-tap... tip-tap..., haussa ses épaules de brume, et, s’approchant de la porte, la traversa, comme une tache d’encre un buvard. Poussé par la curiosité, je sautai à bas de mon lit, empoignai, à tout hasard, le revolver et le pistolet à cellule photoélectrique, et me ruai sur les traces du revenant. Dans le couloir, seule sa forme vaguement fluorescente me guida. Je courais sur la pointe de mes pieds nus et j’étais léger et dispos comme dans un rêve. Je pensais rejoindre l’apparition, l’interroger, lui conseiller peut-être de quitter le château, puisque mes amis étaient affectés de sa visite. Derrière sa fuite silencieuse, un air de haute cime me reflua au visage. J’étais près de la rattraper déjà. Je criai de toute la force de mes poumons : « Halte ! Halte ! » À ce moment, il se passa une chose terrible. Le fantôme se retourna et je vis sa colère rayonner en étincelles vertes autour de lui. Il éleva au-dessus de sa tête ses longs bras flasques comme des linges et, tout à coup, une épée, détachée du mur, tomba dans un grand fracas à mes pieds. Un bouclier massif me frôla l’épaule, avant de rouler sur les dalles avec un grondement de tonnerre. Je me collai contre la cloison : « Qu’avez-vous ? Je ne vous veux pas de mal ! » hurlai-je. Pour toute réponse, une flèche siffla et se planta en vibrant dans la paroi, à quelques centimètres de ma joue. Pris de panique, je saisis mon revolver et tirai. Le coup de feu claqua net et un rire grelottant le prolongea. Le fantôme, dans sa main ouverte et lumineuse, faisait sauter un petit objet noir : la balle. Et, immédiatement, une nouvelle flèche déchira ma manche. Alors (pourquoi ?) j’actionnai le pistolet à cellule photo-électrique. Un déclic retentit. Une lueur vive gifla la nuit du couloir. Ensuite ce fut le silence. Mais je remarquai que l’apparition fléchissait sur ses genoux de fumée, se baissait, s’affalait sur les dalles et y restait étendue. J’entendis une voix d’homme, mais lointaine, épurée, essoufflée, comme si elle eût traversé d’immenses espaces morts avant d’aboutir à moi : « Je suis touché ! » D’un bond, je fus près de ma victime : « Je suis touché », reprit la voix. « Cet appareil que vous détenez... est... est meurtrier... – Je ne savais pas, balbutiai-je. – Moi, je savais... ou plutôt, je pressentais... C’est pourquoi j’ai fui, lorsque j’ai aperçu le pistolet sur votre chaise. C’est pourquoi j’ai voulu me défendre, lorsque j’ai vu que vous me poursuiviez, le pistolet à la main. Maintenant, il est trop tard... – Mais un esprit ne peut pas mourir », dis-je. Il secoua sa face trouble où les narines étaient devenues plus larges et dont les prunelles de ver luisant palpaient doucement : « Nous sommes aussi misérablement mortels que vous », gémit-il. Et alors, j’assistai à ce spectacle prodigieux, inconcevable, hallucinant : l’agonie d’un fantôme. Il avait croisé ses deux mains incomplètes à

hauteur de sa poitrine. Une respiration rauque s'échappait de lui, mais je ne voyais pas sa bouche. Par moments, un soubresaut horrible secouait sa forme lâche et pâle, allongée sur le sol comme une vapeur rabattue par le vent. « Je souffre horriblement... Non, vous n'êtes pas fautif !... Vous ne saviez pas !... Vous ne pouviez pas savoir !... Je souffre... Et j'ai peur, peur de l'en deçà... J'ignore ce qui m'attend dans votre monde... Dans quelle chair vais-je me retrouver ?... Donnez-moi votre main... » Dans ma paume tendue, il abandonna la lueur impalpable de ses doigts : « Mais qui êtes-vous ? demandai-je. – Peu importe qui je suis... un fantôme comme tant d'autres !... – Ne puis-je rien pour vous ? – Si : restez près de moi pendant mes dernières minutes. Je sens que je m'en vais... je sens, c'est atroce, la chaleur de la vie qui me pénètre... je deviens chaud lentement... Mon âme rejoint un corps qui m'est encore étranger... Je suis suspendu entre deux mondes... Mais je suis jeune... Je ne veux pas m'en aller... je veux jouir de tout ce que je n'ai pas connu... je veux... » Cependant, je voyais le revenant résorber sa lumière, hésiter, pâlir dans une sorte de recul clignotant. Sa voix était à peine distincte : « Et puis, non, reprit-il, j'aime mieux disparaître ! Assez de luttes et de fatigues !... Enfin, je vais dépouiller cette triste apparence !... Enfin, je vais connaître la paix !... Enfin, je vais savoir !... Adieu... » Comme le fantôme bredouillait ces paroles, un dernier hoquet le secoua. Je me penchai vers lui et, tout à coup, il n'y eut plus sous mes yeux que l'obscurité glacée des dalles. Dans ma main, sa main avait fondu comme un flocon de neige. C'était fini. Je restai un long moment, stupéfait et grave, dans le couloir. Puis, je regagnai ma chambre et jetai dans les douves le revolver et le pistolet. Bientôt, j'entendis miauler dans un coin de la pièce. Une chatte venait de mettre bas une portée de boules noires, hérissées, grouillantes, et se plaignait doucement. La pluie s'était tue. Le vent aussi. On devinait seulement les arbres qui s'égouttaient interminablement derrière la vitre. Le lendemain matin, je quittai le château. Et, le surlendemain, je démissionnai de la présidence du Club. »

Il s'arrêta. À la fois ravi et inquiet, je dévisageais ce gaillard, qui émergeait de l'au-delà avec le visage coloré et le regard tranquille d'un homme qui sort de son bain.

« Quelle interview merveilleuse ! » murmurai-je assez pauvrement.

Mais un miaulement funèbre me fit tressaillir. Je tournai la tête. Un chat noir, à l'échiné bandée, aux pattes en pinceaux, aux prunelles de gemmes translucides s'avancait d'une démarche coulante vers moi.

« J'en ai rapporté un, dit Mr. Breadborough. On ne sait jamais, n'est-ce pas ?... Il s'appelle : Tip-Tap. »

LE VERTIGE

M^{LLE} PASCAL avait une face desséchée aux joues creuses, au nez pointu et aux rondes prunelles de volaille méchante. Ses cheveux, poudrés de pellicules, étaient tirés en arrière et dévorés, sur la nuque, par un gros chignon hérissé d'épingles. Les seuls ornements qu'elle admît sur ses robes de lainage sombre étaient une broche-baromètre et un bouton de rose, sculpté dans une matière spongieuse, dont elle disait que c'était de la « pierre d'Afghanistan ». Un châle vert, à franges explorées, lui couvrait les épaules. Ses gestes étaient brefs. Elle vous serrait la main comme on tourne un bouton de porte.

Depuis cinq ans déjà, M^{lle} Pascal était sous-chef de bureau à la direction du contentieux, au ministère des Consignations internationales et des Voies d'accès. De basses manœuvres de couloir avaient retardé son avancement, et elle savait à quoi s'en tenir sur l'esprit d'équité qui régnait dans les services du personnel. Toutes les occasions étaient bonnes pour l'humilier. Ainsi, bien que l'importance de son département eût commandé la présence à ses côtés de trois ou quatre rédacteurs, ne lui en avait-on adjoint qu'un seul, frais émoulu du cadre des commis, et parfaitement incapable d'assumer la tâche qui lui incombait.

Il s'appelait Huche. Il avait un visage de pâle crétin aux lèvres molles. Une petite moustache rousse était collée sous son nez comme un timbre-poste. Il était toujours enrhumé. M^{lle} Pascal disait de lui : « C'est un primaire. Mais, du moins, il ne boit jamais. On le sentirait à l'haleine, n'est-ce pas ? » Et elle le traitait avec un mépris glacial, ne lui adressant la parole que pour les besoins de l'administration, lui réservant les affaires les plus fastidieuses et l'envoyant chercher quelque renseignement à l'autre bout du ministère, lorsqu'elle en avait assez de le voir travailler auprès d'elle. Car, pour comble de malchance, leurs tables se faisaient vis-à-vis, et le local était trop exigü pour qu'il fût possible de les disposer autrement.

Un jour, M. Huche arriva d'une heure en retard à son bureau. Il était rasé de près, vêtu de neuf, et il souriait avec une timidité juvénile. Il s'excusa doucement :

« C'était, cet après-midi, le vernissage du deuxième Salon du « Groupe artistique des fonctionnaires du ministère des Consignations internationales et des Voies d'accès... »

Il s'arrêta pour souffler, puis baissa les yeux, arrondit les lèvres, et laissa tomber ces mots, comme une jolie femme son mouchoir : « J'y expose. »

Cette révélation surprit M^{lle} Pascal dont le visage hésita un instant entre l'intérêt moyen, la pitié amusée et le courroux hiérarchique. Elle

finit par dire : « Soit, j'irai voir.

– C'est au rez-de-chaussée. Au Foyer Gambetta . Et l'entrée est gratuite.

– C'est bon ! Mais il y a plus pressé. Avez-vous répondu à la note de M. Cardebauche au sujet du remboursement des frais de surveillance spéciale relatifs à la gestion de la Société nationale du C. P. L. N. ? »

M. Huche s'affala devant sa table, comme une herbe fauchée ; et M^{lle} Pascal se félicita de l'avoir aussi énergiquement rappelé au sens des réalités administratives.

À cinq heures, ayant achevé un travail important, elle résolut de rendre visite à la galerie de tableaux du rez-de-chaussée. Elle ajusta son châle, lissa la masse compacte de ses cheveux et sortit du bureau, avec la majesté d'un navire gagnant le large.

Le deuxième Salon du « Groupe artistique » se tenait dans une vaste salle grise et froide. Un silence de chapelle ardente vous accueillait dès le seuil. Les visiteurs étaient rares, chuchotants, furtifs. M^{lle} Pascal s'approcha des tableaux avec bienveillance.

L'exposition de ces œuvres d'art ne pouvait que rassurer l'Administration sur l'état d'esprit du personnel. Les toiles figuraient des couchers de soleil orange aux grâces sirupeuses, des effets de vagues vertes se brisant contre des récifs noirs, quelque part en Bretagne, des champs de blé, dont la blondeur oxygénée se piquait de coquelicots. Il y avait aussi un nombre incalculable de petits chats dans des paniers, avec des yeux comme des boutons de bottine, de petites chèvres au pelage de guimauve, de petits lapins au nez rose et de fleurs à frisettes sur des fonds de rideaux vieil or. Tout cela était charmant, reposant, inoffensif. M^{lle} Pascal se sentait en parfaite communion de pensée avec les collègues qui avaient employé leurs heures de loisir à d'aussi honnêtes besognes.

Elle arrivait déjà au terme de sa visite, lorsque la vue d'un panneau supportant quatre grandes toiles la frappa de stupeur. Ces tableaux représentaient des femmes nues. Une drôlesse, à la chevelure rousse et à la chair crémeuse, se vautrait sur une descente de lit. Une autre, à califourchon sur une chaise, fumait une cigarette en fixant dans le vide un regard de lubricité professionnelle. Une troisième, campée de dos, s'étirait voluptueusement devant sa glace. Une quatrième tâtait d'un pied peureux l'eau d'une cuvette émaillée. Et ces corps étaient peints avec un réalisme fiévreux, une indécence crapuleuse qui soulevaient le cœur. Pas le moindre voile de tulle secourable, pas le moindre nuage chastement déployé, pas la moindre branche aux feuilles intelligemment disposées. On leur voyait tout !

M^{lle} Pascal, rouge de confusion, s'avança vers les tableaux pour

déchiffrer le nom de l'artiste. Elle lut, et crut s'évanouir de saisissement ; ces ordures étaient signées : Huche.

Elle regagna son bureau dans un état d'énervement aigu. Quelle attitude prendre ? Fallait-il complimenter son rédacteur ? Elle aurait l'air d'approuver ses productions grivoises. Fallait-il s'indigner ? Mais de quel droit ? Fallait-il se taire ? Ce fut à cette dernière solution qu'elle s'arrêta.

Mais, dès le lendemain, ses tourments commencèrent. Que disait-on d'elle dans les couloirs ? Sans doute la plaignait-on d'être enfermée huit heures par jour avec un énergumène nourri de semblables obscénités ! À moins qu'on ne se moquât de son infortune ? Peut-être même, circulait-il quelque anecdote sur le couple « Pascal-Huche » ? « Elle ne doit pas s'embêter avec un gaillard de sa trempe ! » Cette pensée lui était intolérable.

Ce fut avec une attention nouvelle qu'elle observa son rédacteur. Elle s'étonnait de n'avoir pas plus tôt discerné sur sa figure les louches stigmates de la perversion. Cette face pâle, ces yeux éteints, disaient les réveils laborieux après des nuits de débauche. Ces mains frémissantes annonçaient des abus sexuels. Cette parole embarrassée rappelait le bégaiement de la passion. Ah ! Elle l'imaginait dans un atelier encombré de coussins arabes, de brûle-parfum et de fourrures, corrigeant la pose d'une créature dévêtue et s'attardant à la caresser. Et, après avoir goûté aux joies ignobles de quelque saturnale, il arrivait au bureau, il s'asseyait en face d'elle, il étudiait les dossiers, mais son esprit était encore peuplé par toutes les abominations qu'il avait vécues.

Pendant qu'elle s'abandonnait à cette obsession, M^{lle} Pascal sentait le regard visqueux de M. Huche s'arrêter, s'appuyer, se promener sur elle comme une limace. Cet homme la déshabillait des yeux. Elle était devant lui comme un de ses modèles.

Une bouffée de chaleur lui sautait au visage. Elle se tortillait sur sa chaise, se levait, passait dans le couloir. Mais, lorsqu'elle revenait, les prunelles troubles de son rédacteur la reprenaient dans leur champ et elle éprouvait à nouveau l'impression d'être dominée, jugée, évaluée, comme une esclave dans un marché mauresque. « Tôt ou tard, pensait-elle, il tentera d'abuser de ma personne. » Et elle tremblait comme une feuille jusqu'à l'heure de la sortie.

Un matin, deux ouvriers de l'Administration pénétrèrent dans le bureau.

« On vous apporte le canapé que vous avez réclamé au matériel, monsieur. »

M^{lle} Pascal en eut un arrêt au cœur. Qu'il était donc sûr de lui, le

monstre ! Elle le regarda à la dérobée. Il paraissait étonné. Il affirmait n'avoir signé aucun bon de commande. Renseignements pris, il fut reconnu qu'il s'agissait, en effet, d'une erreur de personne, et le meuble repartit vers une autre destination. Mais M^{lle} Pascal souffrit de palpitations jusqu'au soir.

À dater de cet événement, la malheureuse vécut dans les transes : « Est-ce pour aujourd'hui ? Est-ce pour demain ? » Il lui semblait que M. Huche se ramassait comme une panthère au bord de sa table. Parfois aussi, il la priait de lui passer une « chemise », et elle se sentait délicieusement troublée. Les mots « abandon de crédit », « soumission » se doublaient dans son esprit d'une signification sensuelle qu'elle n'avait jamais soupçonnée. Elle négligeait son travail. Elle n'osait plus rabrouer son collaborateur. Elle se desséchait dans l'attente épouvantée de l'inévitable. Mais M. Huche ne se décidait toujours pas. Il jouait avec elle comme le chat avec la souris. Rassemblant son courage, elle lui demanda :

« Vous peignez d'après nature ? » Il plissa les yeux dans une grimace de satire.

« La plupart du temps, dit-il. Mais il m'arrive, lorsque je rencontre un sujet intéressant, de le traiter de mémoire ! »

Sûrement, il la « traitait de mémoire ». Ses tiroirs devaient regorger de dessins, où elle était représentée dans le même appareil que les filles perdues de la galerie. Peut-être exposerait-il ces croquis au prochain Salon ? Ainsi, tout le ministère des Consignations internationales et des Voies d'accès la verrait telle qu'elle ne s'était jamais montrée à personne. Elle ne résisterait pas à cette humiliation ! songeait-elle. Mais, en même temps, une joie impure filtrait dans son cœur. Oui, à mesure que les semaines passaient, elle subissait davantage l'ascendant étrange de M. Huche. À vivre auprès de cette pourriture, elle en éprouvait la contagion. Des rêves dépravés hantaient ses nuits. Elle imaginait des scènes de débauche effrénée entre les cartons verts de la Direction. Il la tutoyait. Et elle lui caressait les cheveux comme une courtisane. Ses réveils la laissaient brûlante et assoiffée. Elle s'exaspérait du retard qu'il apportait à se déclarer. Elle avait hâte de s'abîmer avec lui dans un océan de stupre.

Un jour, elle vint au bureau, vêtue d'une robe claire et maquillée à l'emporte-pièce. Ce fut d'une voix minuscule qu'elle demanda :

« Cela vous amuserait-il de faire mon portrait ? »

– Je ne fais jamais de portraits », dit-il. Elle mollit de confusion : « Oui, je sais : vous êtes un spécialiste des nus. »

Mais M. Huche secouait la tête. « Oh non ! dit-il. Les nus de l'exposition, c'est mon collègue Ruche, du Secrétariat général, qui les

a faits. »

Et il ajouta, avec un sourire d'enfant : « Moi, ce sont les petits chats. »

LE RATUSET

LA bâche rabattue maintenait à l'intérieur du fourgon une ombre verdâtre et l'odeur des vêtements mouillés. Depuis des heures, on entendait la pluie rouler de molles tapes la vieille toile tendue sur les têtes, les essieux crier, les sabots des chevaux fouler la boue avec un bruit incongru de ventouses. Nous étions quatre que les cahots, le vin acide, les ténèbres avaient soûlés jusqu'à l'abrutissement. Le grand Jégat avait déboutonné sa capote boueuse, ouvert sa veste, et son linge de militaire apparaissait tout barbouillé d'une confiture noire de matricules. Il dormait, le dos calé contre un poste de radio, les fesses emboîtées entre deux mâts d'antenne et les mains fourrées dans la ceinture de son pantalon. Au moindre choc, la visière de son casque lui heurtait le nez d'un coup sec. Il ouvrait à demi ses gros yeux ivres, desserrait sa jugulaire et repoussait son casque sur sa nuque en grommelant :

« Tu repasseras demain, farceur ! » En face de lui, Chalicot mâchait avec une lenteur laborieuse la tablette de chocolat qu'on nous avait remise au départ, à titre de « casse-croûte copieux ». Il avait une large figure luisante, soufflée, aux petits yeux de bouvreuil. Peu bavard au quartier, il l'était encore moins pendant les services en campagne. Il mangeait, il buvait. Et cela suffisait à occuper pour toute la journée son esprit, sa bouche et ses mains.

De nouveau, il teta son bidon, clappa de la langue et fouilla dans sa musette avec une tranquillité ménagère.

Salivet, lui, s'était installé à côté de moi sur un rouleau de guitounes, les coudes appuyés à la planche qui défendait l'accès du fourgon, le nez pointé entre les deux pans de la bâche. Depuis notre départ, il n'avait pas quitté son poste d'observation, commentant pour ses camarades les menus incidents du voyage. Quand nous passions dans un hameau, il se penchait à l'extérieur au risque de basculer et faisait des signaux aux habitants qui se montraient sur le pas de leur porte. Il gueulait :

« Viens donc ! Eh ! Toto ! On t'emmènera à Saint-Cloud. Tu porteras le panier ! » Ou encore, à la vue d'une femme : « Oh ! la belle église ! J'y rentrerais bien me confesser. Eh ! Mignonne ! Je suis moche, mais quand je marche vite ça ne se voit pas ! »

Mais le maréchal des logis Gélice surgissait au trot et lui commandait impérieusement de « la fermer » s'il tenait encore à sa « perm' » de minuit pour le dimanche. Et Salivet « la fermait » avec une expression de dignité offensée qui faisait rigoler Chalicot, entre deux bouchées de chocolat.

« Qu'est-ce que t'as à te fendre la pipe, vestige ?

– Oh ! Oh ! Salivet, la salade, Salivet, la salade », bafouillait l'autre.

Salivet se fâchait, le traitait de « viande avariée », de « résidu », de « minimum », car il avait cette coquetterie de posséder le lot d'injures le mieux assorti du régiment. C'était un plaisir de l'entendre insulter un camarade. Il y mettait un lyrisme héroïque, s'attaquant par ricochet aux ascendants, aux collatéraux, aux descendants futurs de la victime, et ne s'arrêtant qu'à bout de souffle, après avoir piétiné des générations entières sans défense. Nous aimions aussi l'entendre raconter ses aventures amoureuses. Il mentait avec une désinvolture étonnante ! Telle femme, dont il parlait d'abord comme d'une pensionnaire de maison close, devenait, en plein feu de récit, une chaste jeune fille dont les parents lui refusaient la main ; une veuve se révélait nantie d'un mari jaloux ; une beauté blonde devenait une ardente mulâtresse. En raison de cette incohérence, on l'avait surnommé la salade. « Oh ! Oh ! Salivet la salade ! » Il haussa les épaules et se remit à regarder la longue route grise, ridée d'ornières où dormaient des flaques, les plaines battues de pluie et cette caravane interminable qui s'avavançait au pas des chevaux.

Les fourgons des transmissions venaient d'abord, hissés sur leurs grandes roues. Les pièces suivaient en file indienne. Les 75 aux tubes coiffés de leur capuchon et aux avant-trains garnis de servants immobiles, engourdis, le nez bas. Plus loin, les groupes lourds. Puis, la « roulante », avec son mince panache de fumée. Les conducteurs trempés, le dos rond, la taille dandinée, ne conduisaient plus les bêtes qui marchaient avec résignation. À deux mètres de lui, Salivet voyait se balancer la tête des chevaux qui traînaient la voiture suivante :

« Eh ! Jégat ! Passe-moi un bout de pain que je le leur donne.

– Plus souvent ! dit Jégat, qui venait de se réveiller. C'est c'te carne-là qui m'a botté samedi, au pansage !... Tiens ! v'là une côte ! Va falloir descendre...

– Canonniers, descendez ! » cria quelqu'un.

Dans un brimbalement de bidons et de casques, nous sautâmes à terre. Les godillots enfonçaient jusqu'aux chevilles dans une gadoue café au lait. Un petit vent glacé collait aux épaules. Le maréchal des logis Gélice passa au trot de sa jument ruisselante de pluie et de sueur :

« Planquez-vous derrière le fourgon, bon Dieu ! »

*

À cinq heures, la tête de la colonne pénétrait dans un petit village situé non loin de la frontière luxembourgeoise. Une seule ruelle cernée de maisons trapues, aux grands toits rouillés, rapiécés, aux étroites portes surmontées de millésimes impressionnants : 1800... 1750... Autour, un horizon de croupes montagneuses. Au-dessus, un ciel gris,

plat et bas.

À peine arrêtés, il fallut dételer les chevaux, les mener à l'abreuvoir, les bouchonner, les panser, reconnaître ses cantonnements, se décroter, se cirer, courir au rapport, à la soupe. À huit heures, gavés de fayots à l'eau de pluie et de bidoche de conserve au vinaigre, lestés de pinard violet, éreintés, stupides, grelottants, nous gagnâmes la grange qui nous était réservée.

Cette grange était isolée au fond d'une courette qu'encombraient des tas de fumiers ruisselants d'un jus roussâtre, des seaux déchiquetés et de gros pavés à demi perdus dans la glaise. Sur la porte, le numéro de notre pièce était tracé à la craie.

« Le grand quatre ! » dit Jégat.

Le battant de planches disjointes ne s'ouvrait qu'à moitié, raclant le sol, se bloquant aux mottes. Nous entrâmes l'un derrière l'autre. Salivet actionna sa lampe de poche et promena sur la nuit un faisceau de lumière jaune. À gauche, les chevaux, huit ou dix, attachés à la corde et qui ne bougeaient pas, recruss. À droite, un amas de paille haut de trois mètres, à quoi on accédait par une échelle.

Jégat, qui était « l'homme de soupe » de la journée, s'installa en bas pour nettoyer les plats et les bouteillons avec un croûton de pain et du papier journal. Puis, il nous rejoignit sur le tas. Nous étions sept là-haut, nous bousculant dans les ténèbres, déliant les bottes de paille et les ramenant sur nous comme des édredons, délaçant nos chaussures, relevant nos cols, cherchant par tous les moyens la chaleur, le sommeil. Mais il faisait trop froid et j'étais trop fatigué pour dormir.

Salade et Chalicot avaient été désignés au rapport pour être gardes d'écurie. Ils étaient donc demeurés près des chevaux, assis sur deux seaux renversés, les coudes aux genoux et les revers de leurs calots tirés sur les oreilles.

Un corps remuait, des voix balbutiaient dans l'ombre :

« Y en a qui se sont planqués dans une salle de la mairie au lieu de roupiller dans les granges !... »

– T'as fini de me faucher ma paille, cochonnasse ?

– Paraît que c'est le trompette de la nuit, un ancien, qui sonne l'extinction ce soir, et en « fantoche » !...

– En « fantoche » ?

– Voui, mon vieux ! En « fantoche » ! Ordre du colon... C'est le bricard du bureau qui me l'a dit... »

À neuf heures, dans le grand silence nocturne, le trompette sonna l'extinction des feux en « fantoche » agrémentant le thème familial de variantes qui transportèrent les camarades.

J'appuyai ma tête lourde sur mon sac. Plus loin, au bout du village sans doute, le trompette sonna encore. Mais les notes me parvenaient affaiblies, confidentielles. L'air sentait bon la paille, le foin, les chevaux proches. On devinait la cavalcade légère des rats sur les poutres. Je m'endormis.

*

Il pouvait être minuit lorsque je m'éveillai. J'étais transi, courbatu et de mauvaise humeur. Je regardai l'ombre où luisaient vaguement des monceaux de paille battus en huttes, comme des toits de village africain. Tout à coup, une de ces huttes bougeait, grognait. Et, lorsqu'elle s'était tue, on entendait seulement des respirations égales et le faible bruit de chaîne des chevaux qui bottaient en rêve.

Mais, bientôt, je distinguai un murmure de voix humaines. Je rampai sur le ventre et sur les coudes jusqu'au bord du tas de paille où nous étions couchés. Et je les vis, Chalicot et Salade, assis en contrebas sur leurs seaux. Une lampe de poche posée à terre éclairait leurs godasses, leurs genoux et le bout de leur nez. Les pointes de leur calot jetaient derrière eux une ombre de chauve-souris écartelée. Vraiment, avec leur col relevé, leurs mains rentrées dans les manches, leur dos en boule, ils avaient l'air de deux grognards de la retraite de Russie. Ils discutaient à voix si basse que j'eus peine d'abord à discerner leurs paroles.

« Les fantômes, j'y crois pas, disait Chalicot, et j'y ai jamais cru ! Et personne chez-nous ! On n'est pas des lourds, quoi ! Mais les ratusets... »

Lorsqu'il causait avec un Parisien, c'est-à-dire avec quelqu'un qui n'était pas du Nord, Chalicot surveillait son accent et châtiait son vocabulaire.

« Ratuset, fantôme, fantôme, ratuset..., répliqua Salade, c'est du pareil au même !

– Tu te mêles et tu ne sais pas ! se fâcha l'autre. Le ratuset, c'est dans le Nord seulement que tu le trouves. Et pas partout, encore. Chez-nous, bien sûr, on est servi...

– Ça se mange ou ça se fume, ton ratuset ? »

Chalicot secoua les épaules :

« Ça se boit ! »

Il prit son bidon qui pendait à un clou et l'emboucha voluptueusement ; puis, d'un revers de main, il essuya le goulot et le présenta à Salade.

« Quand tu bois d'un bidon, toi, le niveau monte », dit Salade.

Il but à son tour et cracha par terre :

« Les salauds ! Il y a plus de bromure que de raisin dans leur truc ! »

Un long silence. Enfin, Salade demanda :

« Il a l'air de quoi, ton ratuset ? »

– Ben, d'un ratuset...

– C'est-à-dire ?

– Ça, on ne sait pas exactement... Il change... Mon père l'a reconnu avec un museau de rat, et une autre fois à bicyclette... Mais le plus souvent on ne le voit pas...

– Alors, il n'existe pas !

– Ta sœur, qu'il existe ! Et qu'on le sent passer !

– Il fait des coups en vache ?

– C'est pas qu'il fasse des coups en vache, mais c'est un farceur. Il vous brouille les crinières des bourrins, il vous casse les vitres... Toute une semaine, ma tante n'a pas pu fermer l'œil parce qu'il y avait un ratuset qui cognait au carreau et qui se débinait quand elle ouvrait la fenêtre !

– C'était le vent, ou la pluie, ou...

– Oui ! Oui ! Débloque toujours ! Moi-même, une fois, je me réveille dans mon plumard. Je vais pour me gratter le pied... et je trouve une barbe. Je tape à l'endroit et ça crie. Je sors du lit et ça sort derrière moi, et ça se cavale, comme une bille, dans une fente. Un ratuset, quoi ! Et après, pendant trois jours, ça sentait le *pichon* pourri dans la piaule !

– Ça sent le poisson, un ratuset ?

– Ça sent ce que ça veut sentir », dit Chalicot vexé.

Salade rigolait et se tapait les cuisses :

« Pour une andouille, t'es une andouille ! Et farcie encore ! Et montée sur patins ! Tu coupes dans ces bobards à la gomme, toi ? Mais pour toutes ces histoires de fantômes...

– De ratusets !

– ... de ratusets, si tu veux... pour toutes ces histoires de ratusets, il y a une explication, une explication logique, technique, scientifique... C'est forcé !... »

Il y eut un hennissement, un bruit de sabots battant la terre dure.

« Ho ! Ho ! Julie ! Carne ! Va se détacher, je te dis ! gueula Chalicot.

– Laisse-la donc. Elle finira bien par se calmer sans camomille. Moi aussi, j'ai eu des histoires, mais, sans prise de col, à s'en couper le boire et le manger ! On croyait d'abord que ça n'avait pas de raison, et puis, à la fin, on en découvrait une, scientifique, technique...

Seulement, je ne les raconte pas, parce qu'on dit toujours : « Salade, chaque fois qu'il l'ouvre il en invente ! » C'est bête et ça me désoblige. Tiens ! Écoute... »

Leurs têtes se rapprochèrent au-dessus de la lampe. Salade parla d'une voix amortie de mystère et de gravité :

« Il y a deux ans, j'étais monteur dans une boîte de téléphones privés : « La Compagnie téléphonique universelle. » Seulement, je ne travaillais pas à Paris, mais dans une succursale de Dijon. On n'était pas nombreux. J'étais bien noté. La fille du patron... mais, celle-là, je t'en parlerai une autre fois... »

Chalicot s'était levé, avait empoigné un balai et refoulait devant lui un monceau de crottin fumant.

« Qu'est-ce qu'elles ont pondu, les carnes ! Attends un peu que je le pousse dans un coin. Si Gélice faisait sa ronde...

– T'en fais pas ! On s'arrangera toujours avec les parents de la même. Je disais donc... Un jour, le patron vient me chercher : « Mon « petit Salivet, il me fait, prends ton vélo et « file à la villa des *Charmilles*, à dix kilomètres. Il y a un appareil à monter sur place.

« On t'expliquera là-bas. » Bon. Je pars, pédale ma pédale, et j'arrive aux *Charmilles*. Des murs gris, des volets fermés, un jardin à ne pas y laisser paître une vache un peu délicate... Je sonne. Je sonne encore. Rien. Enfin, une bonniche vient m'ouvrir...

– Et aussitôt tu te mélanges avec elle !

– Plus souvent ! Une vieille qui avait une gueule d'envers vaut l'endroit, et qui dégageait du goulot à en faire la pirouette ! Non ! Elle me dit : « Qu'est-ce que vous voulez ? – Je « viens pour le téléphone. – Entrez. » Je traverse le jardin. Je monte le perron... Et me voilà dans un vrai bureau de ministre, avec des tapis doux comme du beurre, des rideaux épais, des tableaux tout main et des livres, des livres... Tout à coup...

– Un ratuset ?

– Mais non, une vieille rombière, habillée de dentelles grises et de petits rubans. Une face plissée en quadrillé. Des yeux en boules de loto. Elle me regarde. Elle me dit : « Savez-« vous être discret ? – Oui », je dis. Tu penses, pour ce que ça me coûtait ! « Il s'agit « d'une affaire délicate. Je regrette que vous « soyez si jeune. Mais je vous crois sérieux. » Et elle m'explique un truc pas ordinaire. Figure-toi que cette M^{me} Bazaille (elle s'appelait Bazaille) avait peur d'être enterrée vivante. Il y a un tas de gens qu'on croit morts, paraît-il, et puis ils ne font que pioncer, et lorsqu'ils se réveillent ils sont entre quatre planches, avec un mètre de bonne terre sur le nombril.

– Aïe ! Aïe !

– Ils étouffent... Ils meurent d'asphyxie... Et ça, elle ne voulait pas en entendre parler, tu penses !... »

Chalicot balançait sa grosse tête d'un air entendu :

« Sûr...

– Pour être parée de ce côté-là, elle avait imaginé une combine à la redresse. Elle voulait faire monter un téléphone dans son cercueil et relier le caveau familial avec le bureau de son fils par une ligne particulière. Une supposition qu'elle se réveille dans sa boîte. Elle décroche l'appareil : « Allô ! allô ! » et le fils, prévenu, fonce dare-dare au cimetière, et déterre sa maman comme une truffe.

– Vingt dieux !

– C'est comme je te le dis ! Elle me fait entrer dans sa chambre. Y avait le cercueil dans un coin. Tu sais que je suis un dur. Eh bien, tout de même, de voir ce tiroir à macchabée, ça m'a fait quelque chose ! Il était très long, très large, pour qu'elle puisse s'y retourner, et tout tapissé de soie bleue. Je prends les mesures. Et, le lendemain, je lui colle un gentil petit appareil de poupée, vissé sur planchette et dont les fils passent à l'extérieur par un trou gros comme une pièce de deux ronds. Je pose aussi une prise dans le caveau, un appareil spécial dans le bureau de la villa, et on relie les deux postes par une ligne particulière, comme elle le demandait.

– Et puis ?

– Patiente un peu ! Une année passe. J'avais complètement oublié mon affaire, lorsque j'apprends que M^{me} Bazaille...

– Morte ?

– Tu l'as dit. »

Il y eut un bruit d'effondrement maladroit : un cheval venait de se coucher en bousculant les autres.

« Ho ! Ho !... » hurla Salivet pour la forme.

Les bêtes, effrayées, ruaient dans le vide. L'une d'elles se détacha, fit un petit temps de trot vers le fond de la grange. Chalicot ouvrit les bras en croix et elle s'arrêta devant lui, secouant la tête, soufflant, piétée sur ses fines jambes qui tremblaient. Lorsqu'il l'eut rattachée, il revint s'asseoir sur le seau. Une heure sonna au clocher.

« Oui, morte ! reprit Salivet. Et, le lendemain de l'enterrement, le fils Bazaille me convoque. J'arrive chez lui. Un petit péteux tout pâle, avec une moustache en crotte sous le nez. Il me demande de transporter l'appareil du bureau dans sa chambre, qui est tout au bout de la villa, parce qu'autrement, il dit, si sa mère lui téléphone la nuit, il n'entendra pas l'appel. Je lui colle une prise dans sa chambre.

J'installe l'appareil sur sa table. À six heures et demie, j'ai terminé mon boulot. Je vais pour partir. Il flotte à noyer une arche. Ça dégouline du ciel avec un bruit d'escalier roulant. Ça fait un fleuve sur la route. Il me dit : « Laissez passer l'averse. Vous dînez à « l'office. Vous partirez quand il ne pleuvra « plus. » Un chic type, quoi ! Je saute sur t'occase. Je me planque à la cuisine. Il y avait là la vieille bonniche, un jardinier muet, un valet de chambre annamite... bref, rien de rigolo !

– T'as lu ça dans un canard, ou tu l'as vu au cinéma !...

– De la vérité vraie, navet ! J'ai des témoins ! J'ai des dates.

– Va toujours...

– Je casse la graine avec eux. Puis, je regarde par la fenêtre. Il flotte encore. Et des tonnerres, et des éclairs à faire sauter la maison. J'attends. Neuf heures. Il flotte toujours. Dix heures. Il flotte de plus belle. Je commence une belote avec le muet, histoire de passer le temps. À onze heures, la porte de l'office s'ouvre en coup de vent et je vois... »

Salade marqua une pause.

« Et tu vois ? demanda Chalicot.

– Et je vois le fils Bazaille, en pyjama, les tifs ébouriffés comme après une dégelée, des yeux de cinglé, et tout pâle, et tout tremblant, à croire qu'il allait clamecer sur place ! Il s'arrête. Il hurle d'une drôle de voix de vieille femme : « Le téléphone ! Le téléphone vient de « sonner chez moi ! Elle m'appelle ! » Du coup je sens que moi aussi je vais tourner de l'œil... Mais je me ressaisis. Je monte l'escalier. Je rentre, percutant, dans sa chambre. Le récepteur est décroché. Je le prends. J'écoute. J'entends, oui j'entends... mais quoi ?... Une voix très faible et qui s'éloigne et qui se rapproche du micro, on dirait. Et pendant que j'écoute, l'autre se tord les mains, sanglote comme un veau, et demande : « Qu'est-ce qu'elle dit ? Qu'est-ce qu'elle dit ? – Filons ! je lui réponds, il n'y a pas de temps à perdre. » Le cimetière était à cinq minutes en auto. Ah ! quelle balade ! Il était trop nerveux pour conduire. Alors, je prends le volant. La pluie, le vent. On n'y voyait goutte. La bagnole dérapait d'un bord de la nuit à l'autre. Si on ne s'est pas abîmé le portrait, c'est un miracle ! Enfin, on arrive. On sonne à la porte. Le gardien, qui en écrase comme ses pensionnaires, ne répond pas. Bon ! J'escalade le mur. Je tire à moi mon Bazaille tout trempé, et qui claque des dents et qui chiale comme un môme. J'allume ma lampe de poche. C'était justement celle-ci, à preuve que c'est pas des blagues ! On part au trot enlevé dans les allées. Pour retrouver l'emplacement, c'est une autre affaire. En plein jour, passe encore ! Mais avec cette nuit bon teint, va te faire foutre ! Bazaille

parle déjà d'aller avertir le gardien, lorsqu'on tombe pile sur le caveau. On tournait autour depuis cinq minutes. On s'avance, et... tiens-toi bien, mon vieux Chalicot ! »

La voix de Salade trembla un peu, comme si l'histoire qu'il racontait l'eût effrayé lui-même :

« La porte du caveau est ouverte. On entre. La dalle est descellée. Le couvercle du cercueil est repoussé. Et dedans, la vieille...

– La vieille...

– Oui, la vieille !... Un visage couleur de macaroni, des cheveux secs comme de la mousse, des paupières en coquille, et une grosse tache gris-vert sur la joue gauche, pareil une écaille d'huître. Les bras débordaient le cercueil ; la tête était penchée sur l'épaule ; le col montant de la robe était dégrafé jusqu'à la peau ; et, à côté d'elle, le récepteur pendait, décroché... « Elle vit ! Elle vit ! » qu'il crie, Bazaille. Puis, il se met à rire comme un dévissé et, floc ! il tombe dans les pommes !...

– Ah ! Fesse alors ! gémit Chalicot, atterré.

– Je me croyais un malabar, mais, entre les deux, je me sentais déjà travailler de la tôle. Je crie aussi : « Elle vit ! Elle vit ! » Je la prends par le poignet. C'est froid comme un lézard. Je la secoue. Rien à faire. Je secoue Bazaille. Rien à faire, non plus. Heureusement, le gardien, qui nous avait entendus gueuler, se ramène, un pétard à la main. »

Tout à coup, la lampe de poche s'éteignit. Chalicot poussa un cri :

« Hé !

– La pile est à plat, dit Salade d'une voix mal assurée. Mais on y voit assez, tout de même... »

À travers les planches disjointes de la porte, le fanal pendu à l'extérieur éclairait faiblement les croupes des premiers chevaux, le sol de terre battue. /

« Et qu'est-ce que tu lui as dit, au gardien ? demanda Chalicot.

– Je lui ai raconté l'histoire. Il a été soufflé ! « Mince ! Mince ! » qu'il disait. Et le pétard tremblait si fort dans sa main, que je pensais : sûrement le coup va me partir dans le bide. Enfin, il s'est remis. Il a téléphoné à la gendarmerie, au toubib... Ils sont venus. Enquête. Interrogatoire. Expertise. Et tout et tout ! Ils ont prouvé que la vieille était bien morte et que c'étaient des voleurs qui avaient ouvert le cercueil, comme une boîte à sardines, pour la dévaliser. Pendant qu'ils lui fauchaient ses bijoux, ils auraient envoyé dinguer l'appareil sans le vouloir. Du coup, le timbre aurait donné dans la chambre du fils, et ce serait leur remue-ménage qu'on aurait entendu dans l'écouteur. L'affaire a passé dans les journaux.

Il y a eu des recherches. Cours toujours ! On n'a retrouvé ni les bijoux ni les voleurs. Mais l'explication est bonne...

– Oui..., oui..., peut-être...

– Sans doute, il y a eu, à la campagne, des fourneaux comme toi pour prétendre qu'on voyait la vieille se balader la nuit dans la forêt, ou autour des maisons abandonnées, en appelant : « Allô ! Allô ! » Ils la décrivaient même : grande, avec des os qui tirent sur la peau, une tache gris-vert sur la joue et des mains transparentes... Mais, à la ville, on n'y croyait pas !...

– Et le fils ?

– Le fils, lui, est devenu complètement dingue. Il affirme qu'elle lui téléphone chaque nuit, et qu'elle lui parle, et qu'il lui répond. On a eu beau couper la ligne, bouziller la prise dans le caveau, il ne démord pas de son idée. On a fini par l'enfermer. »

Un silence. Puis Salade reprit, comme pour se convaincre lui-même :

« Tu penses, si c'était un fantôme, un... un ratuset, comment veux-tu qu'il ait forcé la porte du caveau, qu'il... ? »

À ce moment, la porte de la grange s'ouvrit sous une poussée terrible, et claqua sec contre le mur. Un rectangle de nuit noire, pluvieuse, apparut, avec le reflet du fanal dans les flaques. Chalicot éructa un juron. Et, soudain, oubliant de surveiller son accent, il se mit à crier :

« Alors ? Si t'y crois pas, aux ratuset, va vir, va vir, qui ch'est qu'a buqué à ch'porte !

– Un coup de vent, balbutia Salade.

– *Va vir ! Va vir. '... »*

Salade ne bougeait pas.

« Ti t'dégonflo, bleuzaille ! Ti sais bien qu'ch'est un ratuset ! Ti sais bien qu'ti vas l'trouver avec sa gueule de touère ou d'cat, derrière ch'tiot tas d'carbon, dans la cour ! Et s'il mettait l'fu à la grange ! et si... »

– Tu me cavales ! grommela Salade. J'irai pas. Et c'est pas parce que je me dégonfle, mais j'ai la flemme...

– Serre-fesses ! siffla Chalicot indigné.

– Cause toujours, eh, pou !

– Serre-fesses ! Serre-fesses ! Serre-fesses ! » répétait Chalicot avec une rage écoeurée.

Mais une voix hurla derrière moi :

« Vous allez la boucler, la lourde, bande d'enflés ! On crève ici !... »

Il y eut une minute d'hésitation. Salade se leva, s'étira sur ses grandes jambes et s'avança vers la porte, lentement. Il devait être perclus de frousse. Tout de même, il poussa le battant du pied, le cala avec une pierre, retourna à sa place et se rassit, sans un mot. J'attendis quelques minutes. Ensuite, je rampai vers ma litière et me recouchai, les yeux au plafond, le corps enfoui sous la paille. Mais je ne pouvais plus dormir.

Jusqu'à l'aube, les chevaux remuèrent dans un bruit de sabots et de chaînes, et la pluie martela le toit de la grange à petits coups.

LE RESSAC

DEPUIS trois mois et dix-huit jours, Jean Dupont cherchait une occasion de rompre avec sa maîtresse sans être obligé de lui dire : « Je ne t'aime plus », chose qu'une femme éprise croit difficilement. Le 7 décembre, à neuf heures du soir, il se rendit chez elle pour préparer le terrain. Comme chacun sait, rien n'est meilleur dans ces cas-là que de feindre une grande fatigue nuancée de tristesse. Certaines phrases préliminaires doivent être prononcées, quoi qu'il arrive, et Jean Dupont se les répétait en esprit : « Je suis un peu absorbé... Ne t'occupe pas de moi... Mais non, cela passera... C'est une sorte de lassitude... Tu ne peux pas comprendre... Oui, oui, j'ai trop travaillé au bureau... Parle-moi de toi, ma chérie... »

Or, la « chérie » qui l'accueillit, ce jour-là, n'avait pas son air habituel de belle jument prête à la chevauchée. Ses yeux étaient humides, son nez irrité autour des narines, et le fard débordait ses lèvres comme un eczéma. Elle ne rendit pas le baiser qu'il lui jeta sur la joue comme une chiquenaude. Elle ne l'invita pas à s'asseoir dans le fauteuil, où il s'installait tous les mercredis et tous les samedis depuis cinq ans. Elle ne se blottit pas contre la mâle poitrine en murmurant : « Tu sens la rue. » Elle ne lui souffla pas à l'oreille : « Je sais à quoi tu penses, petit vicieux ! » Non. Denise Paquet le regarda droit dans les yeux, avec l'expression d'une femme qui cache un flacon de vitriol dans son réticule. Et, d'une voix sépulcrale, elle proféra :

« Jean, je ne t'aime plus. Il faut nous séparer. – Quoi ? » rugit-il. La surprise, la joie l'assommaient. « Chéri ! Chéri ! s'exclama Denise. Je t'ai fait mal, n'est-ce pas ? Et cependant il le fallait. J'en aime un autre. Un dentiste australien. Je lui ai parlé de toi, d'ailleurs » Il t'estime beaucoup, sans te connaître... »

La scène qui suivit fut admirable.

Jean Dupont, soulagé, détendu, heureux, affectait un désespoir viril ; rictus d'électrocuté ; petit muscle sautant au coin de la mâchoire ; doigts crispés sur le dossier d'une chaise comme sur le parapet d'un pont ; respiration haletante.

« Je comprends, je comprends », geignait-il.

Et Denise, en larmes, le décolleté véhément, lui raconta par le menu son histoire :

« J'ai résisté d'abord. Mais c'était plus fort que moi, plus fort que nous...

– Il est ton amant ?

– Oui.

– Adieu, Denise.

- Nous resterons bons amis ?
- Entre nous, il n’y a pas de place pour l’amitié.
- Pourtant, nous serons amenés à nous voir tous les jours au bureau.
- Je changerai de service. La « Compagnie française des tubes et pipettes » en compte bien une dizaine. Je n’aurai que l’embarras du choix.
- Tu me hais ?
- Non, j’essaie de t’oublier déjà.
- Tu souffres ? »

Jean Dupont se souvint d’un film où un acteur barbu et taciturne répondait à une question analogue par ce simple mot : « Atrociement ».

Puis, il ouvrit la porte et franchit le seuil avec un air mortellement blessé. Le battant refermé, il s’écria : « Ouf », claqua ses mains l’une contre l’autre, et dévala l’escalier tortueux et sombre qui sentait le graillon.

Dans la rue, un vent frais le gifla au visage et il s’arrêta un instant pour se reposer.

Libre ! Libre ! Libre ! Les autos roulaient dans un bruissement luxueux. Les passants avaient de bonnes têtes réjouies. Les devantures des magasins craquaient de lumière. Aux derniers étages des maisons, des enseignes vertes, rouges et bleues s’allumaient et s’éteignaient dans une pulsation frénétique. Et la pluie même tombait avec un petit air de fête, autour des réverbères aux vitres blondes comme du beurre fondu. Jean Dupont sentit que l’univers entier participait à sa joie.

Rentrer par le métro lui parut une entreprise absurde. Le taxi s’imposait. Le taxi et le cinéma. Le cinéma et le demi brune dégusté après le spectacle. Le demi brune et, peut-être, une aventure passagère, un « amuse-gueule », comme disait son collègue Cliché.

Une file de taxis stationnait au milieu du boulevard Montmartre. Jean Dupont s’élança vers eux. Mais il n’avait pas franchi la moitié de la distance qu’un coup de klaxon lui glaçait le ventre. Une auto, doublant la rangée des véhicules immobiles, arrivait droit sur lui. Il voulut reculer, glissa, tomba par terre. Deux phares stupides fonçaient dans la nuit. Une affiche lumineuse cracha du sang sur le pavé mouillé.

« Ah ! » cria Jean Dupont.

Lorsqu’il rouvrit les yeux, il vit des souliers boueux qui touchaient presque sa figure. Et, plus haut, un cercle de faces inconnues qui le regardaient comme penchées au bord d’un puits. Il eut peur. Une douleur atroce l’ébranla. De nouveau, il perdit connaissance.

Jean Dupont souffrait de fractures multiples et de contusions. « Deux mois de repos dans le plâtre », avait dit le chirurgien. Et il avait ajouté : « Il s'en tire à bon compte ! »

Le surlendemain de cet accident, Jérôme Cliché, le « collègue immédiat » du jeune homme vint lui rendre visite à l'hôpital où il avait été transporté.

Assis au chevet du lit, avec un visage grave et compréhensif, il soupira : « Mon pauvre vieux ! » En vérité, Jean Dupont faisait peine à voir. Il avait la tête bandée, au point que seul paraissait un petit carré de chair bouillie, où les yeux, le nez, les lèvres étaient réunies en tas. Une gouttière de plâtre emprisonnait son bras gauche. Ses mains étaient deux paquets d'ouate hérissés d'épingles de nourrice. En raison de son état, on l'avait placé dans une chambre particulière.

« Oui, je suis assez mal arrangé », dit-il.

L'autre haussa les épaules :

« Et tout ça pour une femme ! Quelle histoire !

– Comment pour une femme ?

– Ne fais pas l'innocent !

– De quelle femme veux-tu parler ?

– Mais de Denise Paquet, parbleu !

– Je ne comprends pas.

– Ce n'est pas à cause d'elle ?... »

Jean Dupont poussa un cri, comme si une auto l'eût à nouveau tamponné :

« Tu es complètement fou !

– Je ne vois pas pourquoi ! Denise Paquet m'a tout dit. N'étais-tu pas collé avec elle ?

– Si.

– N'es-tu pas allé la voir le soir même de l'accident ?

– Si.

– Ne t'a-t-elle pas avoué ce que tout le bureau savait déjà, à savoir qu'elle en aimait un autre ?

– Si.

– Eh bien ? »

Cliché triomphait avec le sourire d'un haltérophile qui laisse retomber ses poids.

« J'attends la suite, dit Jean Dupont.

– Elle est simple. Ayant appris ta disgrâce, tu sors dans la rue et te jettes sous les roues d’une auto. »

Jean Dupont fit entendre une sorte de râle clapotant.

« Pauvre idiot ! gronda-t-il. Tu oublies que je voulais rompre moi-même depuis bientôt quatre mois. Denise m’a facilité la tâche en prenant les devants. Elle m’a évité une corvée. Elle...

– C’est curieux ! Tu ne m’avais jamais parlé de cette soi-disant lassitude.

– Parce que je suis un galant homme.

– L’un n’empêche pas l’autre...

– Ecoute, Cliché, je te demande de me croire : le soir du 7 décembre, en quittant Denise, j’étais heureux comme un évadé, comme un noyé qui reprend vie, comme...

– Et c’est pour ça que tu es allé te jeter sous une auto ?

– Mais je ne me suis pas jeté sous une auto ! hurla Dupont. J’ai glissé, j’ai perdu l’équilibre, voilà tout ! »

Cliché eut le sourire exécrable du « monsieur à qui on ne la fait pas ».

« Ingénieux, dit-il. Mais quel dommage que les témoins soient d’un avis contraire ! « Ce « ne pouvait être que l’acte d’un désespéré », voilà ce qu’ils disent tous. »

Jean Dupont défaillait de rage.

« Salaud ! Salaud ! sifflait-il. Mais Denise ? Vous l’avez interrogée au bureau ? Elle vous a expliqué ?...

– Elle nous a expliqué que tu étais un hypersensible et qu’elle avait eu tort de ne pas prendre plus de ménagements avec toi. »

Le visage de Jean Dupont était trempé de sueur. Il porta sa grosse patte blanche de bonhomme de neige à son menton, écarta les bandages. Il respirait par saccades. Il avait un regard ivre, dément.

« Ecoute ! dit-il enfin. Je vais t’avouer une chose. Non seulement je n’aime plus Denise, mais je la déteste. On me l’apporterait nue sur un plateau, que je répondrais : « Non. » Elle est lourde, empâtée, décolorée. Elle a de vilaines dents. Elle marche comme un canard. Elle s’habille mal. Elle a des doigts d’étrangleuse d’enfants !

– Cause toujours ! » dit Cliché avec une grimace atrocement malicieuse.

Epuisé, vaincu, Jean Dupont roulait sa tête sur l’oreiller.

« Vois-tu, reprit Cliché, ta vanité mal placée m’étonne. Qu’y a-t-il de honteux à aimer une femme au point de vouloir mourir lorsqu’on apprend qu’elle ne vous aime plus ? »

Jean Dupont avait baissé les paupières, comme pour recueillir toute son énergie avant le dernier assaut.

« Cliché ! dit-il enfin d'une voix mourante. Je ne veux plus te voir. Sors d'ici. Va-t'en. Et ne reviens pas ! »

Mais Cliché ne semblait pas avoir entendu.

Avec une mine indulgente, il arrangeait les couvertures du blessé.

« Là, là, disait-il, tu te remues, tu te découvres, tu vas attraper froid. Quel drôle de bonhomme tu fais !

– Je te défends de m'appeler « drôle de bonhomme » !

– Sais-tu que notre chef de bureau, Malandrin, va passer te voir dans la soirée ?

– Je m'en fous ! glapit soudain le malheureux. Je m'en fous ! Je me fous de tout ! »

Il se souleva sur un coude, mais une vive douleur à l'épaule le secoua et il retomba, comme une masse, au creux de l'oreiller. À travers le brouillard du vertige, il vit Cliché se mettre debout, enfiler son pardessus et se coiffer d'un chapeau à bords mornes de champignon.

Des pas s'éloignèrent.

*

M. Malandrin était un rond petit bonhomme au visage enflé de graisse jaune, au nez bulbeux et aux yeux noirs et luisants comme des mouches à fumiers.

« Eh bien, mon gaillard, dit-il en s'asseyant près de Jean Dupont, vous pouvez vous vanter d'avoir bouleversé la vie paisible de notre service !

– Vous êtes trop aimable, dit Jean Dupont.

– Quelle aventure ! Savez-vous que je vous admire ?

– Pourquoi, mon Dieu ?

– C'est beau d'aimer au point de mépriser la mort !

– Mais je n'aime pas et je ne méprise pas la mort !

– Mon ami, dit M. Malandrin, j'ai quarante-sept ans. Mais moi aussi j'ai été jeune. Et je vous dirai simplement ceci : « Je vous comprends. À votre place, peut-être en aurais-je « fait autant. » Ce sont les hommes les plus rangés qui nourrissent les passions les plus folles. »

Jean Dupont était exténué par la scène de la matinée. Cependant il protesta : « C'est un accident... Ce n'est pas un suicide, monsieur Malandrin... »

M. Malandrin eut un sourire de père de famille.

« Vous êtes un brave garçon, dit-il. Et votre discrétion vous honore. Savez-vous que j'ai demandé à M. Mourgue de hâter votre avancement ?... »

– Merci, monsieur Malandrin, balbutia Jean Dupont, mais je vous assure...

– Serrez-moi la main, mon cher Dupont. Nous sommes deux sensitifs. Nous nous entendons à demi-mot. »

Et M. Malandrin prit dans ses doigts potelés l'énorme patte bandée du malheureux.

*

Lorsqu'il fut seul de nouveau, Jean Dupont réfléchit à cette dernière visite. Il s'était révolté d'abord contre l'interprétation romanesque donnée par tout un chacun de son accident. Sans doute, Denise Paquet crevait-elle d'orgueil à la pensée qu'il avait tenté de mourir pour elle. Sans doute, acceptait-elle de bon cœur ce rôle de femme fatale, de buveuse d'amour, de videuse d'hommes. Elle devait crâner, dire « le pauvre » en parlant de lui, porter des bijoux faux à monture ancienne, s'agrandir la bouche avec un fard sang de bœuf, et se faire au cosmétique des cils de ramasse-miettes. Quelle pitié ! Et lui, lui qui ne l'aimait plus, lui qui avait voulu rompre avec elle bien avant qu'elle n'eût manifesté la même intention envers lui, voici qu'il était relégué à l'emploi grotesque de soupirant évincé ! Aux yeux de tous, il était la victime, le fruit pressé, le jouet qui n'intéresse plus et qu'une enfant capricieuse repousse du pied sous le radiateur.

Cependant, depuis le discours de M. Malandrin, il n'était plus aussi sûr de sa colère. En fait, il semblait bien que les sympathies fussent de son côté. Les gens honorables condamnaient la conduite de Denise et admiraient la sienne. L'idée qu'on pût mourir pour une femme flattait toutes les femmes et quelques hommes de bien. Mais justement, il n'avait pas voulu mourir pour une femme. Cette réputation était aussi mensongère que celle dont se prévalait Denise. Lui aussi trompait son monde. Lui non plus ne méritait pas les épithètes qu'on lui décernait. Ah ! Pourquoi ne voulait-on pas le croire ?

Jean Dupont passa une nuit détestable. Il rêva d'un grand singe noir, qui imitait tous ses gestes et finissait par prendre sa place au bureau.

Le lendemain, à midi, une dactylo du service vint lui rendre visite. C'était une jolie fille, peinte, frisée, et volubile.

« C'est très beau ce que vous avez fait là ! lui dit-elle en rougissant. Vous l'aimiez beaucoup, n'est-ce pas ? »

Jean Dupont était au supplice. Il voulut expliquer tout, n'en eut pas le courage, détourna la tête.

« Ah ! si tous les hommes étaient comme vous ! reprit-elle. (Et on sentait qu'elle pensait à quelqu'un de précis.) Vous avez souffert ? » Jean Dupont la regarda. Elle attendait sa réponse avec anxiété. Elle avait peur d'être déçue. Il eut pitié d'elle. Il dit :

« Ce fut très pénible.

– Vous avez décidé cela brusquement ?

– Oui... non... enfin... On ne s'analyse guère à des moments pareils ! »

Il se tut. Son mensonge l'étonnait et le dégoûtait un peu. Il avait honte d'être admiré au-delà de ses mérites.

« C'est quand on voit des hommes comme vous qu'on se réconcilie avec l'amour », dit-elle.

Jean Dupont prit un air modeste.

« Ne parlons plus de cela », murmura-t-il.

Et la dactylo se retira, émerveillée.

Les jours suivants, il reçut encore la visite de quelques collègues, et tous lui affirmèrent leur estime pour son attitude chevaleresque et l'intransigeance de ses sentiments. Il trouva dans son courrier des lettres anonymes qui lui réchauffèrent le cœur :

« J'aimerais être aimée comme tu aimes. » *Signé* : Blonde inconnue.

Et aussi un petit poème :

Toi qui voulais mourir pour elle,

Ne veux-tu pas vivre pour moi ?

Je ne suis pas une cruelle :

Fais-moi signe et je suis à toi.

Signé : « Une collègue qui aime les passions élevées. »

*

Les propos de son entourage attaquaient peu à peu la conviction intime de Jean Dupont. Il essaya de se rappeler la disposition d'esprit dans laquelle il était allé chez Denise, pour la dernière fois. Avait-il vraiment eu envie de rompre ce jour-là ? Avait-il vraiment été soulagé d'apprendre qu'elle ne tenait plus à lui ? Avait-il vraiment dit : « Ouf ! » en refermant la porte ? Certes, à l'époque de l'accident, il n'avait plus pour Denise les sentiments exaltés de jadis. Mais sa tendresse envers elle était intacte. Il avait dû souffrir secrètement de se voir préférer un dentiste australien. Il n'avait pas voulu le lui avouer, il n'avait pas voulu se l'avouer, par amour-propre. Cependant, tout au fond de lui-même, il y avait une blessure dont il n'était pas encore guéri. Lorsque cette voiture était arrivée sur lui, peut-être aurait-il eu le temps de se garer ? Un ordre inconscient l'avait

maintenu à terre. Il ne s'était pas jeté, à la lettre, sous les roues de l'auto. Mais, s'il ne l'avait pas évitée, c'est qu'il ne trouvait plus de goût à la vie.

« Voilà la vérité, la seule vérité », pensait-il.

Quand Jérôme Cliché revint le voir et lui dit :

« Comment va le moral ? »

Il répliqua :

« Pas très fort, mon vieux ! Rien n'a changé. »

Et il lui demanda des nouvelles de Denise. S'occupait-elle de lui ? Paraissait-elle triste, abattue, coupable ? Songeait-elle à lui rendre visite ?

Jérôme Cliché, très ennuyé, fut obligé de lui répondre que Denise Paquet ne s'était même pas informée de sa santé.

« Elle est aussi orgueilleuse que moi ! dit Jean Dupont. Elle ne veut pas avoir l'air de me plaindre. »

Lorsque son collègue l'eut quitté, il se fit remettre par l'infirmière de service une boîte à chaussures, où il conservait les lettres et les photographies de sa maîtresse. Il relut ces longues missives, dont chaque phrase éveillait un souvenir piquant. Il s'usa les yeux et le cœur à contempler les effigies de celle pour qui il avait plus ou moins souhaité mourir.

Pourquoi ne venait-elle pas le voir ? Elle était responsable de son accident. Elle le savait. Avait-elle peur de céder à la compassion ? Avait-elle peur de « renouer » avec lui ?

Il pria l'infirmière d'écrire une lettre sous sa dictée :

« Ma Denise, je te pardonne et je t'attends. Viens. – JEAN. »

La semaine qui suivit fut une épreuve terrible. Jean Dupont sursautait au moindre bruit de pas dans le couloir de l'hôpital. Et, lorsqu'un ami entrait dans sa chambre, il le recevait avec un visage hargneux. Bientôt, ses collègues découragés renoncèrent à lui rendre visite. Il demeura seul, au long de journées interminables, rêvassant, parlant tout haut, pleurant. Il s'adressait aux photographies de Denise. Il répondait à ses propres questions, comme il eût désiré qu'elle le fît. Il mordait les coins de son oreiller. Les infirmières le redoutaient vaguement et disaient que cette créature lui avait « pompé la cervelle ». Néanmoins, elles acceptèrent d'écrire encore à Denise Paquet. Toutes les lettres restèrent sans réponse.

*

Au bout de deux mois Jean Dupont put rentrer chez lui. Puis le médecin l'autorisa à se promener pendant une heure dans la rue. Sa

première sortie fut pour se rendre au domicile de la jeune femme.

En arrivant devant la porte de Denise Paquet, au cinquième étage, son cœur cognait avec une violence telle qu'il dut s'appuyer au mur. « Je vais la voir, je vais la voir, se répétait-il, et tout reprendra comme par le passé ! » Il sonna. Mais personne ne répondit. Il sonna encore. Une fois, deux fois, trois fois. Après chaque coup, le silence de l'appartement vide le glaçait. Il donna du poing dans le battant.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » hurla une voix venue des étages inférieurs.

Jean Dupont se pencha sur la rampe de l'escalier et aperçut le concierge qui montait vers lui.

« M^{lle} Denise Paquet, s'il vous plaît ? dit-il.

– Il y a trois semaines qu'elle a déménagé.

– Trois semaines ?

– Après son mariage, quoi ! »

Jean Dupont descendit les marches une à une et sortit dans la rue. Il erra pendant près de deux heures dans le quartier, étourdi, malheureux et cependant très calme. Une vie étrange commençait pour lui, sans rapport avec la vie des autres jours. Il regardait les gens pressés, les vitrines illuminées, et une sorte d'étonnement le prenait à l'idée que le monde continuât d'exister alors que lui-même était déjà hors du monde.

Il se retrouva boulevard Montmartre. La pluie tombait dru. Les affiches lumineuses incendiaient le pavé mouillé. Des taxis étaient arrêtés au milieu de la chaussée.

Dans le ciel noir dérivait des nuages mauves. Une auto roulait vite, rasant le trottoir. Jean Dupont rentra la tête dans les épaules, serra les coudes contre son corps et, quand la voiture ne fut plus qu'à deux mètres de lui, il se précipita sous les roues.

Il y eut un bruit de tonnerre, un choc horrible, un éboulement radieux. Lorsqu'on le releva, il avait cessé de vivre.

Table des matières

LES COBAYES

LA DAME NOIRE

LE TANDEM

ERRATUM

L'ASSASSIN

L'ÉTRANGE HISTOIRE DE

MR. BREADBOROUGH

LE VERTIGE

LE RATUSET

LE RESSAC

Table des matières